

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

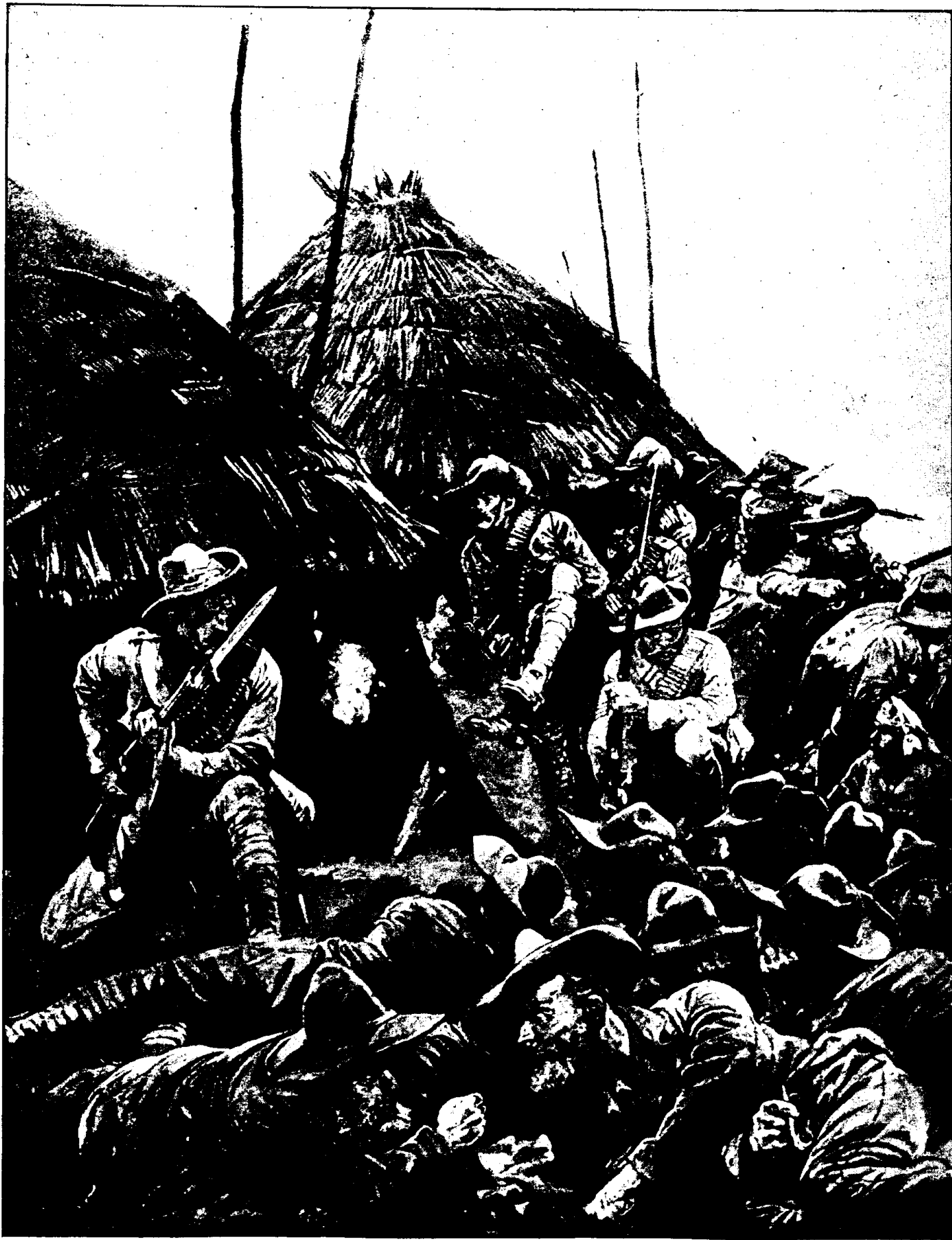
Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 921

MONTRÉAL, 21 DECEMBRE 1901

5c LE No



LA GARDE DES PRISONNIERS BOERS, PRÈS DE REITZ

Près de Reitz, le major Sladen surprit et captura un convoi boer. Il les amena sur un kopje, où bientôt après captureurs et capturés se voyaient entourés par une troupe de Boers. Les prisonniers eurent ordre de se coucher, avec défense de se relever sous peine de mort. Personne ne bougea, à part un audacieux prédicant boer, qui réussit à passer avec le gros de ses gens.

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

MONTREAL, 21 DECEMBRE 1901.

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1<sup>er</sup> insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,  
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

Rédaction :

B. d. P. 785

JULES SAINT-ELME (*Amédée Denault*), Directeur ;  
COLOMBINE (*Melle Eva Circé*), Secrétaire.  
Bureaux : 37, rue Saint-Gabriel

## A NOS LECTEURS

Nous avons le vif plaisir d'annoncer à nos lecteurs et amis que le MONDE ILLUSTRÉ paraîtra, après le numéro exceptionnel de Noël, régulièrement sur quarante pages.

Illustré avec autant de soin qu'avant, contenant des articles sérieux sur les actualités, des contes en vers et en prose, des légendes qui toujours charment, de la musique facile pour tous.

Deux romans illustrés, seraient aussi pour nos lecteurs un véritable régal, car s'il est parfois monotone de lire des romans, une gravure signée d'un nom connu jette dans le texte une gaieté que tous apprécieront.

Le nom des collaborateurs au MONDE ILLUSTRÉ, leurs travaux précédents, l'estime que leur ont déjà valu leurs écrits dans la grande famille de nos lecteurs est pour nous une garantie de succès.

LE MONDE ILLUSTRÉ,

33-35-37, rue Saint-Gabriel.

## GRAND NUMÉRO DE NOËL DU MONDE ILLUSTRÉ

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le MONDE ILLUSTRÉ publiera, à l'occasion de la Fête de Noël, un numéro spécial qui fera certainement parler de lui. Agrémenté de magnifiques illustrations, rempli de contes et nouvelles, dont quelques unes canadiennes, de variétés littéraires, de charmantes poésies, ce numéro fort de cinquante à soixante pages, qu'accompagnera un feuilleton illustré à sensation, ne se vendra que cinq centins. Il serait bon que nos amis lecteurs retiennent chez leur marchand le nombre d'exemplaires qu'ils désirent, car, d'après les pronostics, nous croyons savoir qu'il sera rapidement enlevé.

Envoyez de suite vos commandes

BUREAU, 33, RUE SAINT-GABRIEL,

Montréal.

## LE CANADA AUX CANADIENS

## II

Qu'est-ce qu'un cosmopolite ?

Telle est la question que nous nous posions, amis lecteurs, dans le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ.

Vous avez eu, si le sujet vous intéressait le moins du monde, le temps de feuilleter un dictionnaire et de chercher, si vous ne le saviez, l'explication sollicitée.

Si vous ne l'avez pas fait, nous allons, ensemble, nous livrer à cette recherche.

Le dictionnaire nous apprend que Cosmopolite est un substantif des deux genres ; — un cosmopolite, une cosmopolite, pourrions-nous dire, d'accord avec la langue française.

Voilà déjà un point d'établi et qui nous évitera d'avoir à faire, comme pour l'automobile ou le sandwich, toute une gymnastique intellectuelle avant de nous souvenir du genre, encore vague, de ce substantif.

Passons à l'étymologie, — grecque cette fois, — "Cosmopolite," — citoyen de l'univers.

Creusons encore et feuilletons, cette fois, la fameuse sagesse des nations dont on parle tant et qu'on voit si peu.

Là, nous trouvons, parmi plusieurs acceptions de la définition précédente, les deux suivantes, qui sont typiques :

1o. "Un cosmopolite, c'est celui qui, outre sa famille, son clocher, son hameau, sa patrie, a le cœur assez large pour contenir encore tous ses frères en humanité."

Ça, ça me paraît être un bon cosmopolite et je mets de côté, pour m'en servir tout à l'heure, cette définition qui me plaît tout plein.

2o. "Un citoyen de tous les pays, un cosmopolite, est toujours un mauvais citoyen ou, du moins, ne saurait en être un bon ; c'est un homme qui n'a pas de patrie et qui s'en va, au loin, chercher des devoirs qu'il dédaigne de remplir chez lui."

Celui-là, c'est sûrement le mauvais cosmopolite. Il n'y a pas à s'y tromper. D'où la conclusion, — pas du tout tirée par les cheveux, — que je vous soumets humblement :

Accueillez, mes chers compatriotes, le premier, le bon cosmopolite, avec votre plus large hospitalité, votre plus gracieux sourire.

Il vient chercher, chez vous, ce qui souvent lui a manqué chez lui, le travail !

Il vient mettre au service de son nouveau pays, le vôtre, ses facultés créatrices, son honnêteté de bon travailleur, vous aider dans votre œuvre, enfin.

Aidez-le, aimez-le ; il vous aime déjà d'avance, lui qui est venu à vous.

L'autre ? Eh bien, tâchez de lui appliquer, au figuré s'entend, ce que — je suis membre de la société protectrice des animaux — ce que la logique conseillait de faire au monsieur, — vous savez, celui qui manifestait le désir de manger votre gâteau. — Si le Canada doit être aux Canadiens-français, il ne faut pas admettre au partage, — sans vigoureusement protester, au moins, — les tristes individus composant la deuxième catégorie ci-dessus désignée : les mauvais cosmopolites.

Cela constituerait un véritable marché de dupes et si, loyalement, un marché doit être équitable pour les deux parties contractantes, il serait idiot d'en réserver le bénéfice à une seule.

N'oubliez donc pas la définition qui a été donnée de ce dangereux et méprisable élément qu'est le mauvais cosmopolite.

Il n'a pas de patrie, ou du moins il emporte la poussière à la semelle de ses sandales, — toujours éculées, du reste, — et il est impie de n'en pas avoir.

"Tout homme a deux patries, la sienne et puis la France," a dit le poète, exprimant, dans ce beau vers, la surabondance d'amour qui remplit le cœur de l'homme bien doué, surtout quand il est malheureux, et lui fait tourner ses regards vers une seconde et idéale patrie ; sans toutefois oublier la

sienne, celle où il est né, où ont vécu les siens, où il a appris à penser.

Remarque bien, on ne saurait trop insister là-dessus, qu'il peut y avoir des cosmopolites dans leur propre pays ; des cosmopolites canadiens au Canada, français en France, russes en Russie, etc. Cela ne fait absolument rien à l'affaire, ce sont même quelquefois les plus dangereux. La patrie où le hasard a fait naître un cosmopolite de cette catégorie ne compte pas plus pour lui, que celle, — ou celles, — qu'un autre hasard lui fera aborder plus tard.

C'est seulement l'endroit où il peut vivre aisément sans trop travailler, sans travailler du tout même, qui est sa patrie... jusqu'à ce qu'il l'ait déçue, j'entends si on lui en laisse le loisir.

Reconclusion : Les cosmopolites, on ne saurait trop le répéter, sont de tous les pays, même du leur ; ils n'en aiment aucun, ne les considérant qu'à un point de vue purement comestible.

Quelque soit le rang qu'ils occupent ou qu'ils ont occupé dans l'échelle sociale, ils sont tous également dangereux, qu'ils vendent, immondes, répugnants et faméliques colporteurs, des "morceaux de la vraie croix", aux naïfs habitants de nos campagnes ; \* commerçants, ayant pignon sur rue, l'outil dérobé à un pauvre ouvrier et acheté par eux cinq centins ou, enfin, qu'ils paient, devenus gros commerçants, à une pauvre mère de famille, 0.90 de façon pour une douzaine de pantalons.

JEAN CANADA.

\* Le fait a été signalé par le curé d'une de nos paroisses canadiennes, où deux colporteurs juifs ont réussi à se faire \$300 en huit jours dans ce "petit commerce" : on voit que les 30 deniers de Judas ont grandi depuis.

## LA VIE COURANTE

Sauf le *Journal*, dont le soiriste s'est comporté de fort peu galante façon à l'endroit de Mlle Ethel, tous nos journaux ont bienveillamment salué le drame de M. L.-O. David, représenté la semaine dernière au Monument National, et ont été unanimes à proclamer que l'auteur du *Drapeau de Carillon* a indiqué à nos jeunes écrivains une carrière nouvelle, celle du théâtre, et leur a conseillé de ne point négliger les ressources littéraires de l'histoire canadienne réellement débordante d'une poésie et d'un patriotisme héroïques.

Les chroniqueurs se sont attardés à louer l'auteur et ses interprètes, mais ont omis de donner l'analyse du drame de M. David. Si bien que nombre de nos lecteurs me prient de leur donner la synopsis du *Drapeau de Carillon*, de M. David.

Voici : Un riche négociant canadien, Dumas, habite avec ses deux filles, Alice et Blanche, aux environs des Plaines d'Abraham. Un capitaine de miliciens canadiens, Jacques Lemoyne de Sérigny, courtise Alice. A l'explosion des tragiques événements de 1759, de Sérigny est le premier sous les armes, mais les travaux des camps ne l'empêchent pas de visiter fréquemment sa fiancée. Après la première bataille des Plaines, de Sérigny rencontre, chez Dumas, un neveu du général de l'armée anglaise, le capitaine Murray, qui, blessé, a été d'aventure transporté dans la maison du négociant canadien. Le capitaine Murray est le type idéalisé du gentilhomme anglais, chevaleresque, généreux et loyal. Il s'éprend de Blanche, qui lui prodigue ses soins, et gagne aussi toute l'amitié de Sérigny.

Mais un favori de l'intendant Bigot-Clavet — est également épris d'Alice et, afin d'obtenir sa main, s'efforce d'amener Dumas à sa merci, de le compromettre en des spéculations véreuses, et aussi de dénaturer le pur caractère des relations de Sérigny avec le capitaine anglais, de l'accuser de trahison et de le mener devant un conseil de guerre.

De Sérigny est exonéré et court rejoindre sa compagnie, postée sur les hauteurs de Québec, et maintenant ses regards braqués au large de l'île d'Orléans, où doit apparaître le secours attendu par chacune des deux armées épuisées. Le sort en est jeté : le premier

navire signalé porte les couleurs britanniques. Cependant, Lévis veut tenter une dernière résistance, à Montréal, et se met immédiatement en route avec les miliciens.

Clavet, qui a réussi à intercepter toutes les lettres que le capitaine de Sérigny adressait de Montréal à sa fiancée, insinue à Alice qu'elle a été trompée et abandonnée, et il lui enjoint de devenir sa femme afin de sauver du déshonneur et de la ruine sa pauvre sœur et leur faible père, dont les transactions louches vont être proclamées. De Sérigny revient à propos à Québec, mais en accourant à la maison de Dumas, il tombe dans une chausse-trappe arrangée par Clavet et reçoit au flanc une balle empoisonnée.

Le fiancé d'Alice apparaît, cependant, et rencontre, chez Dumas, le capitaine Murray, en train d'obtenir la main de Blanche, et le vilain Clavet dont il dénonce la malversation odieuse. Alice chasse l'intrigant et rêve déjà du bonheur de l'avenir, dans la paix et l'amour, et partage ses espérances avec sa sœur Blanche. Mais de Sérigny faiblit graduellement, chancelle et va succomber à sa blessure. Il s'empresse de raconter les dernières péripéties de la lutte et reçoit, en ce moment suprême, du général de Lévis, retournant en France, le dépôt de l'étendard de Carillon. De Sérigny s'en recouvre glorieusement pour mourir, et dans une belle hallucination, dans un éclair de prophétie, comme en ont parfois les agonisants, il entrevoit l'avenir du Canada, trace leurs devoirs à ses compatriotes.



Photo Laprés et Lavergne

M. L.-O. DAVID

Le thème du "Drapeau de Carillon" est historique, sauf que le Sérigny de M. David est en réalité le capitaine Jacques Lemoyne de Martigny, à qui il a fallu donner un nom fictif pour—contre l'histoire—le faire mourir à la fin de la pièce et favoriser l'effet dramatique : sauf aussi le pseudonyme du favori de Bigot, Clavet, dont le nom historique est Cadet, mais dont les héritiers n'auraient point aimé voir le nom véritable exposé au mépris d'un auditoire patriote.

Le MONDE-ILLUSTRÉ n'est pas un journal de critique, aussi nous contentons-nous de faire connaître le drame de M. David, sans l'apprécier. Et maintenant que l'on connaît l'intrigue de la pièce, un simple extrait donnerait une bonne idée du souffle qui, d'un bout à l'autre, parcourt l'œuvre de M. David.

M. de Sérigny fait la narration des événements qui ont précédé la capitulation de Montréal et comme on lui demande ce qui reste à faire, M. de Sérigny répond :

A conserver et à défendre ce que nous n'avons pas rendu : notre religion, notre langue, nos sentiments, les glorieuses traditions de nos ancêtres... Nous ne verrons plus hélas ! le drapeau de la France flotter sur les murs de Québec, mais il nous restera, car il est gravé, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, sur les arbres de nos forêts, sur les pierres de nos montagnes ; il flot-

te sur les eaux de nos fleuves et de nos lacs, il plane sur nos berceaux et sur nos tombes, sur les croix de nos églises et de nos cimetières ; le murmure de nos ruisseaux et la voix puissante de nos cataractes en chantent la gloire... Ce nom, si c'eût été nécessaire pour la gloire de Dieu et de la France, nos pères l'eussent écrit de la pointe de leur épée sur la voûte des cieux...

On respectera, j'espère, nos souvenirs et nos sentiments... Et puis, l'Angleterre sait ce que nous sommes capables de faire.

MURRAY

Et vous aurez parmi les Anglais des amis qui, appréciant votre courage et votre loyauté, sauront vous prêter main forte. Il y a assez de gloire dans les drapeaux de la France et de l'Angleterre pour qu'ils puissent flotter fièrement l'un à côté de l'autre. J'admire la douleur que vous cause votre séparation de la mère-patrie, mais qui sait ce que pourront produire de beau et de grand pour ce pays, les efforts réunis et le travail en commun des deux plus grandes nations du monde. Du creuset où elles mêleront les talents, les qualités et les aptitudes spéciales qui les caractérisent, devra sortir une civilisation pleine de force et de charme. L'une y apportera son esprit pratique, entreprenant et vigoureux, avide de progrès, et l'autre son esprit clairvoyant et logique et les fécondes inspirations de son âme chevaleresque et patriotique.

\* \* Afin de ne pas prolonger cette causerie, j'ai étouffé la grande envie qui m'est venue de dire leur fait aux braves gens qui se sont arraché les cartes d'admission à l'exécution du malheureux Laplaine, de flétrir le caractère théâtral, donné à ces révoltantes exigences de la société, d'indiquer les journaux soi-disant sérieux qui n'ont pas raté cette occasion de faire de la sentimentalité de roman-feuilleton. Je ne veux cependant pas signer avant de relever un récent écho de S. C.—Sylva Clapin—dans la *Patrie*. M. Clapin a ceci de très particulier, qu'il écrit en français, mais cela ne suffit pas à faire la leçon aux lecteurs : il faut aussi du sens moral, au moins assez, pour ne pas publier l'apologie du vice. Je fais allusion à un écho dans lequel S. C. réclame pour les tristes héros du drame de Saint-Romuald, le droit de vivre à leur gré, comme des pourceaux, si le genre leur convient, voire dans une malpropreté infanticide.

Que l'on soit libertaire à ce degré, c'est du raffinement que se peut permettre peut-être un cerveau extraordinairement saturé de philosophie, mais la théorie est trop dangereuse pour être suggérée au commun des intelligences. Oscar Wilde a eu des défenseurs qui, au nom de la liberté, se sont indignés du châtiment infligé à cet être qui cherchait la jouissance là où il lui semblait préférable, sans aucunement faire de tort à autrui...

Qu'on ait ces convictions, tant pis ! Mais, de grâce, qu'on les garde pour soi.

HENRY D'ELS.

## L'AUMONE N'APPAUVRIT JAMAIS

Un libre-penseur causait, un jour, d'affaires chez un fervent catholique, quand se présente le petit Frère quêteur des Capucins. Le maître de la maison fut généreux, selon sa coutume. L'impie, souriant d'un air moqueur :

—Combien vous coûte, chaque année, l'entretien de ces moines, des bonnes sœurs, de vos curés, de vos sacristains, de vos confréries ?

—Je donne mon superflu.

—Et il y a longtemps que vous faites ce métier-là ?

—Quarante ans passés.

—Eh bien ! si vous aviez réservé tout cet argent, si vous l'aviez placé à intérêt, vous pourriez aujourd'hui rouler carrosse...

—Supposé que je ne l'eusse point jeté dans des spéculations dangereuses. Mais vous, reprit l'interlocuteur, ne donnez-vous jamais rien pour les bonnes œuvres ? Moi ? Jamais.

—Parfait, alors, allons faire un tour dans le carrosse que vous avez dû acheter avec vos économies.

Le libre-penseur ne sut que répondre. L'argent qu'il ne donnait ni aux pauvres ni aux œuvres se fondait ailleurs. L'aumône n'appauvrit jamais et l'Evangile nous apprend que le prodigue se ruine toujours.

## APRÈS-MIDIS D'AUTOMNE

I

Les longs après-midis d'automne  
Paresseusement tristes vont,  
D'un pas trainard et monotone,  
Où vont mourir, parce qu'ils sont.

Les êtres, les choses terrestres,  
Tout ce qui bruit ou se meut,  
Les rois, les princes, bourgmestres ;  
Tout ce qui ne veut pas ou veut.

La marche est bien lente, mais sûre ;  
Le temps véhicule les jours ;  
La route qu'il suit n'est pas dure,  
Nulle ornière n'en rompt le cours.

Le temps est éternel ! Qu'importe  
A sa durée un jour plus long ;  
Il est fier des ans qu'il emporte ;  
Il tue, et c'est sa mission !

Où cache-t-il ce qu'il déroboe :  
La vie aux hommes prise, aux jours ?  
En quelque grand trou noir du globe ?  
Au lieu des "Jamais !" des "Toujours ?"

En ce lieu dont la lourde horloge,  
Qui fait peur même aux grands enfants,  
A pour tic-tac deux mots ; où loge  
Lucifer, le roi des Satans ?

Ou bien dans les astres nocturnes,  
Qui nous versent leurs rayons bleus ?  
J'aime mieux les croire des urnes  
Ependant les célestes feux.

Dans le Paradis des prophètes,  
Des Vierges, des Anges tout blancs,  
Où de nimbes divins les têtes  
Luisent, tels des soleils tremblants ?...

Je le crois. Qui sait ? Qui peut dire ?  
Dieu seul ! Le mystère à nos yeux,  
Ainsi qu'un jaloux et noir sbire,  
Nous ferme la porte des cieux.

II

Les longs après-midis d'automne  
Ont des pensers graves dans l'air.  
Des tons unis ; rien ne détonne ;  
Pas un cri plus que l'autre clair.

L'âme se recueille. Elle songe  
A l'enigme : l'éternité ;  
Une sourde angoisse la ronge ;  
Mais elle croit en la bonté.

Elle seule a sauvé le monde  
Vil, qui ne le méritait pas ;  
Elle seule écrasa l'immonde,  
Qui portait partout le trépas.

La terre était à son automne  
Et ne produisait aucun fruit  
Dont la teinte ne fut atone,  
Dont un ver n'eut fait son réduit.

Mais aux saintes voutes célestes  
Se préparait un doux printemps ;  
Le Christ fit des entiers des restes ;  
Il régnera dans tous les temps !

Il est plus grand qu'on nous le prêche,  
Plus juste, plus saint et meilleur ;  
Il se fit petit dans la crèche ;  
A l'homme il donna la douleur.

C'est un présent seul d'un Dieu digne ;  
Ne blasphémons point sa bonté ;  
Méprisons le penseur insigne  
Qui fait : *Enfer* d' "Eternité !" "

III

Les longs après-midis d'automne  
Ont des heures qui font du bien ;  
En l'âme un chant d'espoir s'entonne,  
Vibrant, ainsi qu'un hymne ancien ;

Malgré que les choses humaines,  
D'un vol lent et toujours plus sûr,  
Aillent, ô Temps, où tu les mènes :  
Vers les ténèbres ou l'azur !...

ALBERT LOZEAU.

## LA BALLE BÉNITE

On riait à gorge déployée, chez le père Pierre Lamoureux, autour d'une table bien garnie, où fumaient, en particulier, certains plats de boudins et de saucisses, auxquels on ne se faisait pas faute de porter la fourchette, de temps à autre !

C'est que, dans le courant de la journée, on avait tué un énorme porc pesant au-dessus de trois cents livres ! Or un vrai Breton ne tue jamais un cochon, — pourquoi ne pas l'appeler par son nom, après tout ? — sans faire force charcuterie et sans inviter ses meilleurs amis à en venir goûter au repas du soir.

Puis dame ! on ne fait pas que manger, on boit aussi un tantinet. Le cidre pétillait dans les écuelles qu'on passe à la ronde, et, ma foi, ceux ou celles qui n'ont pas la tête trop solide la sentent quelquefois légèrement branler sur leurs épaules, plus tôt qu'ils ne s'y attendaient.

Les jeunes filles rient un peu bruyamment, et montrent à qui veut les voir leurs dents d'ivoire bien rangées et bien fines. Alors les garçons peuvent se risquer à leur conter fleurette, sans avoir à redouter les maîtresses gifles, qu'en un autre moment elles ne se font pas prier pour administrer, quand l'amoureux ne leur plaît pas.

Quelque fois, pour l'occasion, on avertit le "violonneux" de l'endroit. Celui-ci refuse rarement de se rendre là, où il est sûr de rencontrer quelques belles pièces blanches, glissées à l'écart entre ses doigts, quand son heure est venue de s'en aller, et que quelque sauteur plus enragé que les autres aimait à continuer.

Si le temps est beau et que la nuit n'est pas trop noire, on reste dans la cour, où l'on se prend par la main pour danser des rondes. Si c'est l'hiver et que la bise froide, soufflant au visage des bouffées de tempête, ne permet pas qu'on s'amuse à la porte, on danse dans la maison, tandis que les vieux fumant leurs pipes, bavardent sentencieusement au coin du feu avec les grand'mères, se rappelant les souvenirs de leur jeunesse ou se racontant des histoires cent fois redites.

Il arrive quelquefois que, par mégarde, entre deux quadrilles, les jeunes tendent l'oreille aux récits fantastiques débités à l'entour du foyer.

Alors on se rapproche, le cercle se resserre et l'on écoute avec intérêt.

Justement, ce soir-là, c'est ce qui arriva. Il faut dire, par exemple, que celui qui parlait était intéressant sous tous les rapports.

C'était un petit homme trapu, large d'épaules,

faisant montre, à première vue, qu'il était capable de répondre, "comme il faut," à ceux qui oseraient lui chercher noise.

Aussi bien, on racontait sur son compte des choses extraordinaires.

Il paraît, par exemple, qu'un jour, dans des circonstances exceptionnelles, il avait attaché à sa place dans l'étable, une jeune taureau de deux ans que les domestiques venaient de faire poursuivre à outrance par les chiens, pour le ramener d'une ferme éloignée où il lui avait pris fantaisie de se rendre.

L'animal, rendu furieux par une course forcée,

domestiques, accoururent avec des fourches et des bâtons, l'aperçurent et restèrent bouche bée à le regarder.

Leur étonnement redoubla encore, lorsque l'entendant s'écrier :

— Sarché gredin de chameau, seras-tu mon maître !

Ils le virent soulever le taureau sur place, et le lancer, comme une masse inerte, contre le mur de l'écurie.

L'animal, s'étant relevé, ne fit plus la moindre difficulté pour se laisser attacher.

Une autre fois, notre hercule, jeune homme à

l'époque, revenait en voiture, avec son père, d'une foire dans les environs. Sur le chemin, ils firent la rencontre d'un homme se dirigeant à pied vers le même point qu'eux, qui demanda à monter en leur compagnie. De bon cœur, on lui accorda sa demande, et voilà la voiture repartie au petit trot du cheval.

Chemin faisant, l'individu se mit à plaisanter sur l'allure de ce qu'on appelait la mauvaise roue, ce qui commença à énerver passablement notre ami Jean. Lorsqu'il le vit prendre le fouet et fustiger, de la belle façon, le pauvre cheval qui n'en pouvait mais, ce fut bien autre chose. La patience finit par lui manquer complètement.

— Dites donc, l'homme s'écria-t-il, si vous n'êtes pas content, je me charge de vous satisfaire.

Ce disant, Jean Durand saisit simplement par la ceinture l'étranger ébahi, et le jeta, comme un paquet de linge sale, par dessus les roues de la voiture, sur le bord du fossé. Et fouette, cocher !

Enfin, voici le fait le plus extraordinaire qu'on racontait à son sujet.

On se sert, en Bretagne, pour piler les pommes destinées à faire le cidre, de ce que l'on appelle une mée, espèce de grande cuve creusée à même dans un énorme tronc d'arbre de six mètres de long sur un mètre de large, pouvant peser facilement un millier de kilogrammes.

Il advint qu'un jour il désira faire changer de place une des ces "mées" et, à cet effet, donna ses instructions à ses domestiques, qui se mirent aussitôt en devoir d'obéir. Mais ils eurent beau s'y prendre de toutes les façons, ils ne purent réussir, entre quatre, à bouger d'une ligne l'énorme masse. Ils vinrent en prévenir le père Jean Durand, qui se fâcha tout rouge :

— Tas de bons à rien, s'écria-t-il, je m'en vais vous montrer, moi, comment on s'y prend à ces choses-là.

Puis tranquillement :

— C'est fait, dit-il.

Voilà l'homme qu'on écoutait, le soir dont nous parlons, chez le père Lamoureux. Il va de soi, que



CHRISTIAN DEWET.—L'adversaire le plus redouté des Anglais dans l'Afrique-Sud

soufflait bruyamment en rentrant, tandis qu'une écume épaisse sortait de ses naseaux fumants. Tout autre que le père Jean Durand eût été effrayé de l'approcher en cet instant. Mais lui ne faisait qu'en rire.

Pourtant, à un moment donné, on eût pu croire que c'en était fait de lui, lorsqu'on vit le taureau s'élançer, tête baissée, les cornes dirigées d'une façon menaçante.

Le bonhomme ne bougea pas, mais saisissant l'animal par les cornes, il l'arrêta à bout de bras. Les

parties d

c'été  
Bre  
tion  
ou  
vid  
I  
un  
nuit  
fois  
une  
son  
le  
ait  
C  
Jean  
D  
qu'a  
énor  
sien  
PI  
derr  
barr  
vait  
les  
n'osa  
Il  
man  
que,  
moy  
Vo  
que  
à "n  
chos  
chos  
pas  
le  
le  
Br  
J'i  
rais  
rais  
irera  
C'éta  
Là  
si bor  
Au  
comm  
de six  
le Re  
me v  
dites,  
—A  
vent  
—V  
Et j  
possib  
Rohul  
voulou  
charge  
Not  
—T  
me dit  
chréti  
histor  
tous le  
dépass  
rieux  
pas pe  
ce qui  
est plu  
qui les  
sans d  
saurais  
vous  
davan  
qu'il so  
Bien  
lus pas  
puisqu  
Je re  
(\*) Non parties d



c'était une de ces histoires fantastiques, telles que la Bretagne en a la spécialité. Tant qu'il n'est pas question de revenants, de loups-garous, de bêtes-blanches ou de feux-follets, un conte, si beau soit-il, semble vide d'intérêt à ces bons paysans.

Il n'est pas un coin de champ, pas une barrière, pas un arbre qui n'ait été le lieu de quelque aventure de nuit, plus ou moins terrible et mystérieuse. Quelquefois on mettra la scène d'une histoire de ce genre dans une maison, et alors il n'est plus possible pour personne d'y habiter. Il semble que le diable lui-même, le cousin, comme on l'appelle en certains endroits, y ait établi son domicile.

C'était donc une aventure de ce genre que le père Jean Durand racontait à son auditoire.

Depuis longtemps, commença-t-il, le bruit courait qu'aux environs de la ferme de la Rohulais une énorme Bête Blanche venait régulièrement faire des siennes, dès la nuit tombée.

Plusieurs l'avaient vue, dans tel ou tel petit chemin, derrière telle ou telle haie, en travers de telle ou telle barrière. Elle ne leur disait rien, elle ne les poursuivait ni ne les empêchait de passer, mais sa vue seule les épouvantait, surtout les femmes et les enfants qui n'osaient plus sortir à une demi-lieue à la ronde.

Il y avait déjà une quinzaine de jours que durait ce manège quand une idée me passa par la tête un soir que, seul au coin du feu, je ruminais en moi-même le moyen de venir à bout de cet étrange animal.

Vous savez tous que je ne suis guère peureux et que jusqu'ici personne n'a pu se vanter d'avoir réussi à "me la faire". Pourtant lorsqu'on a affaire à des choses qui ne sont pas naturelles, ce n'est plus la même chose. On ne sait trop comment s'y prendre, pour ne pas laisser sa peau dans la verdure : car souvent c'est le cousin lui-même qui se déguise, voyez vous.

Bref, voici ce que je décidai.

J'irais trouver M. le Recteur (\*) et je lui raconterais les choses telles que. Cela fait, je lui demanderais de me bénir une balle que, la nuit suivante, je irais sur la Bête Blanche dès que je la trouverais. C'était bien simple, n'est-ce pas ?

Là-dessus, je me couchai, heureux d'avoir eu une si bonne idée.

Aussitôt levé, le lendemain matin, je me rendis comme de coutume à l'église, pour entendre la messe de six heures, qui est ordinairement celle que dit M. le Recteur. Je priai Dieu et la bonne sainte-Anne de me venir en aide, et à peine les dernières prières dites, je me rendis à la sacristie.

— Ah ! c'est vous, Père Jean Durand, quel bon vent vous amène ?

— Voilà, M. le Recteur...

Et je lui racontai tout au long, avec tous les détails possibles, ce qui se passait depuis plus d'un mois à la Rohulais. Je terminai en lui demandant de bien vouloir me bénir une balle, lui assurant que je me chargeais d'éclaircir ce mystère.

Notre bon Recteur secoua la tête :

— Tout ce que vous me racontez est bien étrange me dit-il, et si je ne savais avoir affaire à un bon chrétien et à un brave homme, je croirais que cette histoire a été inventée à plaisir. Il est certain, dans tous les cas, que le Bon Dieu fait bien des choses qui dépassent notre imagination, par le caractère mystérieux qui les distingue. Malgré cela, il ne nous est permis, à nous autres prêtres, d'ajouter foi à tout ce qui se raconte ainsi autour de nous ; notre devoir est plutôt de faire comprendre à nos ouailles, que ce qui les épouvante ainsi n'est qu'un fait, très naturel sans doute, dont elles ne se rendent pas compte. Je ne saurais donc bénir cette balle que vous m'apportez. Je vous conseillerais même de ne pas vous occuper davantage de cette histoire : vous verrez qu'avant qu'il soit longtemps, cela disparaîtra complètement.

Bien que je ne fusse pas du même avis, je ne voulus pas discuter plus longtemps avec M. le Recteur, puisqu'il était obligé de me parler ainsi.

Je retournai donc à la maison, décidé à attendre les

événements. Je n'étais pas certain, après tout, que notre Recteur n'eût pas un peu raison. En tous cas je voulus moi-même voir la fameuse Bête Blanche et, le soir même de mon entrevue avec M. le Recteur, je me rendis, vers onze heures, sur les lieux où se produisait l'apparition.

J'entendis plus d'une heure sans rien voir. Je commençais déjà à me ranger à l'avis de notre curé, quand, au moment même où la cloche de l'église faisait entendre le premier coup de minuit, j'aperçus à dix pas de moi, au pied du gros chêne sur le bord de la route, une énorme forme blanche immobile.

— Sacré gredin de chameau, me dis-je, il faut que je sache à qui ou à quoi j'ai affaire.

J'interpellai l'apparition :

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

Pas de réponse.

— Venez-vous de la part du diable ou de la part de Dieu ?

Rien encore.

— Etes-vous une âme du purgatoire ayant besoin de prières ?

Toujours rien.

Que pouvais-je dire de plus ? Rien, n'est-ce pas ? Aussi pris-je le parti de rentrer chez moi.

Pendant plus de quinze jours j'attendis, et toujours m'arrivait aux oreilles le récit de quelque nouvelle apparition du mystérieux animal.

Les fermiers de la Rohulais, ne sachant plus à quel saint se vouer, avaient abandonné la terre qu'ils avaient louée et se trouvaient, par là même, sans moyen d'existence. Personne n'osait plus passer dans les environs ; les hommes les plus braves faisaient un détour de deux ou trois kilomètres pour éviter l'endroit hanté.

Un tel état de choses ne pouvant durer plus longtemps, un samedi soir je pris une décision.

Le lendemain j'allai à confesse et reçus la sainte communion, et sans parler de mon projet à personne, je me rendis avant la grand'messe à la sacristie, j'allai trouver M. le Recteur, et lui demandai, comme une faveur, de me laisser offrir le pain bénit, ce qu'il m'accorda volontiers.

Je m'unis aux prières avec tout le recueillement dont j'étais capable. Au credo, j'allai chercher le panier contenant le pain bénit, mais avant de rentrer à l'église, je glissai au fond, au-dessous du pain, la balle que j'avais portée à M. le Recteur, deux semaines auparavant.

Puis je rentrai faire bénir le pain par M. le vicaire, qui chantait la grand'messe ce jour-là. De cette façon, ma balle se trouvait sanctifiée et aussi bien bénite que si elle l'eût été à part.

Pendant la journée, je restai chez moi, personne ne se doutant de mon intention pour le soir même.

La nuit venue, je décrochai mon vieux fusil, glissai ma balle dans l'unique canon, et me dirigeai d'un pas assuré du côté de la Rohulais.

Cette fois, comme j'approchais de la ferme, la forme blanche se trouvait déjà sur le petit sentier conduisant de la maison au petit bois du côté nord.

J'approchai à vingt pas, et, comme la première fois, je posai à l'apparition les questions que je vous ai dites. Aucune réponse ne venant, je n'hésitai plus : J'épaulai et fis feu.

Quand la fumée de la poudre se fût dissipée, à la place occupée par la Bête Blanche, tout à l'heure, je pus voir une femme toute habillée de blanc.

Pour la première fois de ma vie, je sentis un léger frisson de frayeur parcourir mes membres, je m'approchai pourtant hardiment de l'apparition qui ne remua pas :

— Qui êtes-vous ? demandai je.

— Une pauvre âme que vous venez d'arracher aux souffrances du Purgatoire et qui priera, au Ciel, pour son bienfaiteur.

— De mon vivant, j'étais une sœur cloîtrée. Vous savez à quelle réclusion sévère sont soumises celles qui ont décidé, à une certaine époque de leur vie, de vivre complètement en dehors du monde et des mille occasions de pécher qu'on y rencontre.

— Bien que je me fusse volontairement soumise à la

règle qui nous gouvernait, il arriva qu'un jour je ne pus résister à la tentation de jeter un regard sur les choses de ce monde auxquelles j'avais renoncé, d'une façon absolue, le jour où j'avais fait des vœux perpétuels.

— Un parc immense, entouré de très hautes murailles, faisait partie de la propriété de notre couvent : nous avions la permission, chaque jour, d'y faire, une promenade de quelques heures.

— Un soir, comme je longeais, récitait mon chapelet, l'un des murs du parc, je remarquai, dressée contre le mur, une échelle de maçon. Pendant la journée, des ouvriers s'en étaient servis pour réparer une brèche, faite par le temps, à la crête de la muraille, en cet endroit.

— N'ayant pu terminer leur besogne, le jour même, ils avaient laissé leur échelle prête pour le lendemain.

— Je ne sais pourquoi, il me prit une étrange envie d'escalader cette échelle et de jeter, par dessus l'obstacle, un coup d'œil sur le pays au-delà.

— Quelque chose me disait que c'était mal, mais j'essayais de me rassurer en me disant, qu'après tout il n'y aurait pas grosse faute à jeter un simple coup d'œil sur la campagne, surtout, qu'à cette heure tardive il ne devait y avoir personne sur les chemins ou dans les champs.

— Me voilà donc au haut de l'échelle ; au même moment, passait sur la route, au-dessous de moi, un paysan dans sa charrette.

— Je voulus redescendre, espérant qu'il ne m'avait pas aperçue, mais je me trouvais à peine à moitié de l'échelle que j'entendis une voix railleuse s'écrier :

— Tiens, ces bonnes sœurs qui font mine de ne vouloir rien voir, rien entendre ! En voilà une qui se soucie bien des règles de son couvent.

— Je restai anéantie ! Tout le monde saurait, dans quelques jours, qu'une des sœurs du cloître voisin s'était permis de se montrer aux regards des curieux. Le scandale serait grand et retomberait sur toutes mes sœurs, car les mauvaises gens ne manqueraient pas d'exagérer beaucoup les choses. Que faire, mon Dieu, que faire ?

— J'allai trouver notre supérieure, me jetai à ses genoux, et, d'avance, lui demandant pardon, je lui racontai ce qui s'était passé.

— La tendre femme me releva, me consola et, tout en me disant que j'avais eu tort, elle m'assura qu'elle ne m'en aimerait pas moins.

— Dieu permit, d'ailleurs, que l'homme qui m'avait vue ne fût pas si méchant qu'il m'avait paru, et que nous n'entendîmes pas parler de mon escapade.

— Voilà la faute que Dieu a voulu me faire expier après ma mort, en m'obligeant à apparaître aux gens passant par ici.

— Une balle bénite, seule, pouvait faire cesser mes visites. Dieu a permis que vous fussiez l'homme choisi.

— Mais pourquoi cette punition plutôt qu'une autre ?

— Mystère de la volonté divine, mon frère.

En disant ces mots, la forme s'évanouit.

Voilà pourquoi depuis plus d'un an, vous n'entendez plus parler de la Bête Blanche de la Rohulais.

Pendant quelques instants, les réflexions exprimées à haute voix allèrent leur train : les félicitations ne manquèrent pas, non plus, au père Durand, qui ne semblait pas y donner la moindre attention.

Puis les jeunes commencèrent à se pousser du coude et à se faire de l'œil, ce qui signifiait que tout cela était bien beau, mais que ce n'était pas une raison pour arrêter la danse. Le violonneux s'aperçut du manège et commença à accorder son instrument. Bientôt on n'entendit plus, sur la terre battue, formant parquet, que le bruit des pieds sautant en cadence.

De leur côté, les vieux bourrèrent un nouveau "brûle-gueule" et entre eux la conversation reprit plus animée que jamais.

A.-H. DE TERMAUDAN.

Le numéro de Noël du MONDE ILLUSTRÉ sera dans toutes mes grottes lors des fêtes. Je serai heureux de le donner à tous les enfants qui savent lire.— Lettre de Santa-Clau.

(\*) Nom que l'on donne au curé d'une paroisse, dans certaines parties de la Bretagne.

## LOIN DES YEUX... PRES DU CŒUR !

PAR JOSEPH BARNARD

## LÉTTRES A SIMONE

CACOUNA, QUÉBEC.

V

Pauvre petite ;

Non vraiment, ce serait trop cruel ! Je ne puis croire. Quelque chose me dit que vous saurez bien faire revenir vos parents sur cette décision. Un voyage en Europe jusqu'à votre majorité ! Mais c'est sanguinaire cela ! C'est de la barbarie !

Moi qui trouvais déjà cette vacance interminable !... Ces trois années ne finiraient jamais. Et puis... Loin des yeux... Enfin.

Vous vous donnez bien du tourment pour conjurer ce grand malheur. Merci, mille fois. Courage ! Si je pouvais pour cela vous aimer plus... C'est impossible, vous le savez bien.

Vous, vous prétendez m'aimer mieux ! Mais, c'est très exact. Et ça doit être. Etant jeune, et vous-même, à ce double titre, la perfection vous est acquise. Moi, je compense par la quantité. C'est mon ambition.

Je prends, sur votre signature, le baiser déposé là pour moi. Je le prends religieusement. Mais, à propos, n'allez pas faire de même ; je m'aperçois justement que mon encre se détache. Et ce serait terrible si les baisers laissaient des traces. Il ne manquerait plus que ça maintenant !

A ce sujet, une revue américaine (ces américains !) m'apprend que cet agréable passe-temps est tout ce qu'il y a de plus affreux dans ses conséquences. Songez donc ! La phtisie, la typhoïde ! enfin, que sais-je ? n'aurait pas d'autre cause. L'explication en est simple. Voici : Les germes de ces intéressantes maladies, ou, scientifiquement parlant, les microbes, résident plus volontiers sur les lèvres, et se transportent par... l'échange. C'est pour eux une question de préférence. Gentils, ces microbes !... et si j'étais microbe... Eh ! bien oui, si j'étais microbe, la cousine Arthémise par ex. resterait indemne ; je n'aurais jamais le mauvais goût de préférer sa muqueuse. Et de la sorte, elle s'éterniserait.

Du reste, pour peu que les choses s'aggravent, mon genre de mort est décidé. Je n'en veux pas d'autre. Sauf, cependant, à choisir moi-même, au préalable, ma... tiens, c'est singulier, *bourreau* n'a pas de féminin. Galanterie de la langue française !

Mais je badine, et j'ai tort. La situation est vraiment sérieuse. Eh ! bien, je vais de ce pas, faire ce que vous dites. Et bravement. Ce sera ma part. Cette idée, venant de toute autre que de vous, m'eût fait sourire. Voyez l'empire que vous avez sur moi. Vous ferez toujours de moi ce que vous voudrez, cher ange !

Aux grands maux, les grands remèdes ! Un instant : je reviens.

Eh ! bien, je lui ai fait ma cour à votre saint Antoine. Et de mon mieux, je lui ai tout conté tel que c'est.

A Bonsecours, personne dans la chapelle, ou presque. Du moins, pas de connaissance : je préférerais ça.

Tout d'abord, je sentis le besoin de m'excuser un peu auprès du saint Personnage, n'ayant guère l'habitude de ces sortes de visites sur semaine, je régularisai ma conduite. Et j'ajoutai :

" Monsieur saint Antoine, c'est Simone qui m'envoie. Vous connaissez Simone ?... Elle a dû vous parler de moi. Laissez-moi signaler particulièrement à votre attention, une certaine dame que je désirerais avoir pour belle-mère. Elle nous cause bien du tourment. Adoucissez-la. Ce n'est pas chose facile, je sais bien, mais puisque c'est un miracle que j'attends de vous.

" C'est Simone que je veux. Mais je n'ose vous la demander, car Simone, c'est un ange ! vous savez ça. saint Antoine ; et moi je suis un grand pécheur qui mérite châtement. Mais, laissez-moi choisir ma peine, et donnez-moi sa mère pour belle-mère. Ainsi soit-il."

Je suis un grand pécheur, ça c'est vrai. Aussi ai-je voulu lui dire jusqu'à quel point. Je m'accusai à lui de mes péchés. Seulement, comme il y en avait, parmi, d'un peu lestes, je n'entrai dans aucun détail et passai rapidement. Il faut être délicat. Comme toutes ces bêtises me chagrinent aujourd'hui, et j'étais sincère quand j'ai promis d'être bon garçon. Ce me sera d'ailleurs facile avec vous.

J'étais agenouillé, les yeux fermés et la tête dans ma main. Cette posture, favorise chez moi le recueillement. Tout à coup je sentis mon odorat désagréablement impressionné. J'avais les larmes aux yeux. Mon repentir était sincère, je vous le jure. Mais j'ai toujours eu les scènes en horreur. Je m'expliquai d'ailleurs aussitôt cette anomalie.

Depuis un instant, une grosse personne était en face de moi, plongée dans ses dévotions. Elle venait du marché, car elle avait à son bras un vaste panier encombré de légumes, et parmi... des oignons ! Je n'ai jamais pu me faire à cette horreur. C'est plus fort que moi.

Enfin, cette parfaite ménagère se lève, s'abîme dans une genuflection, se relève et s'en va... Quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître l'inévitable Palmyre. Elle me dévisagea un instant. Il y avait, sur sa large face, du doute, de la surprise, et autre chose encore que je ne distinguai pas bien. Les larmes m'aveuglaient ! Et à mon tour je détaï.

Et maintenant, je ne m'explique pas bien pourquoi, mais j'ai confiance. Et pour peu que nous ayions le Ciel avec nous, chère petite, nous finirons bien par être heureux.

Plein d'espérance !

A vous,

GÉRALD.

P.S.—J'oubliais de vous dire, mais à peine étais-je sorti de Bonsecours, que je sauvais la vie d'une fillette que je ne connais pas. Absolument comme dans les romans.

Je venais de faire dix pas, quand soudain, grand tumulte. Des bras se lèvent, des voix gémissent, et au milieu de ces imbéciles qui braillent, un cheval emballé file comme une flèche.

Par la vitrine, j'aperçois une robe blanche. Sans autrement réfléchir, je me campe dans la rue, un peu de côté. J'attrape au passage la bête affolée. Je la maîtrise de mon mieux, je remets le mors en place, et saute auprès de la demoiselle que je rafistolle tant bien que mal. La peste soit de ces petites sottises qui se balladent sans savoir conduire.

En la ramenant à ses parents, je lui faisais des blagues, pour la faire rire. Bref, elle fut gentille, et n'eut pas ses nerfs devant moi. Mais devant la maman, je compte bien que ça n'a pas manqué.

GÉRALD.

VI.

Mon Adorée !

Dans un coin de Pullman, je roule vers Saint-Louis. Toujours pour ce pont.

Il faut qu'il soit soigné, le pont, si je veux enfin porter mes émoluments à quinze cents dollars !

Des récents événements, j'en ai plein la tête. Je n'ai pas sommeil, et vous écris tout en roulant. C'est une bonne habitude qui s'envole avec la fin des mauvais jours. En ces derniers temps j'avais mieux à

faire puisque vous étiez toute à moi, autant, toutes-fois, que fiancés peuvent être l'un à l'autre.

Du diable ! si je savais qu'en sauvant cette fillette j'assurais mon bonheur. Comme tout cela est étrange en effet !

Cette mère qui reçoit son enfant, bel et bien portante—car enfin, je la lui avais remise intacte—et tombe, frappée d'un coup de sang. Madame votre mère qui accourt au chevet de cette sœur déjà à peu près rétablie. Ajoutez à cela le potin des journaux sur ce grand sauvetage sensationnel !... Avec force illustrations, et titres flamboyants.

Ce que je me suis amusé de me retrouver, en première page de nos grands quotidiens, redingote flottante, cheveux au vent, ce pendant que gibus et canne gisent, au petit bonheur. Je me trouve un peu l'air de ces héros de cirque, qui attendent, l'œil hagard, l'assaut du fauve en courroux. Pure imagination ! D'abord, je n'étais pas en redingote.

L'artiste qui a crayonné " cet instantané, " tranquillement assis dans les bureaux de rédaction, s'était un peu poussé tout autant que ces braves reporters dans leur fabuleux récit.

La conséquence de tout cela fut, que le surlendemain, lorsque j'allai quérir des nouvelles de ma protégée, je fus choyé, fêté ; porté sur la main. La maman pleura dans mon gilet et m'appela : sauveur ! On déclara que j'avais l'âme grande ; on me sacra héros !

Le plus sensible pour moi fut le compliment de madame votre mère elle-même. J'ai compris que j'entrais en grâce, cette fois, et définitivement.

L'enthousiasme de vos bons parents s'explique d'une façon claire. Bon Dieu, depuis deux jours qu'ils se butaient aux gros titres. Les journaux du 20 juillet, partout ! Sur les tables, sur les chaises ; le parquet en était jonché ! On marchait littéralement sur le récit de mes exploits... Belle petite, si jamais vous me roulez à mon tour, j'y trouverai du plaisir, car vous y mettez, pour ce faire, infiniment d'esprit !

Une chose bien certaine, c'est que, quand la fortune, une bonne fois, vous sourit, elle vous comble de ses dons, elle vous accable de largesses. Elle met tout en branle : petits et grands moyens ! N'y a-t-il pas jusqu'à la brave Palmyre qui a poussé ma réhabilitation, en répétant à qui voulait l'entendre, que j'étais homme à arroser de mes larmes le parvis de nos églises !...

Enfin ! je suis entré dans la place en vainqueur Vous êtes le prix de ma victoire ! Tous les grands conquérants jalouseraient mon triomphe, et, pour semblable rançon, défunt Alexandre reconquerrait le monde.

Vous m'êtes revenue embellie, et grandie. Ce coin de soleil vous a brunie, mais pas assez, toutefois, que je n'aie pu voir le rose de vos joues monter à votre front, quand je vous donnai le baiser de fiançaille.

Croiriez-vous que moi-même, en ces circonstances, je perds tout à fait la tête.

L'autre jour, par exemple, lorsque j'allai demander votre main à monsieur votre père, je fus simplement stupide. Je crois, ma parole, que j'étais à lui expliquer, par le menu, les beautés de nos pouvoirs d'eau, lorsqu'il m'interrompit avec sa bonne rondeur habituelle :

—Jeune homme, si je vous entends bien, c'est ma fille que vous voulez !...

—Eh ! mon Dieu, oui ; c'est bien ça !...

Ah ! l'excellent homme que monsieur votre père ! Embrassez-le pour moi.

GÉRALD.

A bientôt.

GÉRALD.

(A suivre)

Si nous en croyons les ordres qui nous arrivent de toute part il sera difficile de trouver, même à nos bureaux, le beau Numéro du MONDE ILLUSTRÉ que nous préparons pour la fête de Noël. Qu'on en tienne d'avance, tel doit être le mot d'ordre.

## MA MÉDAILLE

A Mine F.-X. D..., ma tante.

Dormez en votre écrin,  
Emeraudes et perles ;  
Constellez d'étincelles  
La moire du satin.  
Aurores matinales,  
Sur le velours des cieus  
Couleur de regards bleus  
Pleurez en chrysole...  
— Mille fois je préfère,  
A si brillant trésor,  
L'humble médaille d'or  
De la pensionnaire.

Tu recèles en toi  
Mes souvenirs d'enfance,  
Chère ressouvenance  
De l'ombre qui fut moi !  
Toute de blanc vêtue  
Ame, robe et soulier  
Au cœur deux blancs rosiers :  
La candeur ingénue,  
L'illusion naïve,  
Qu'effeuillent les antans,  
Au passage du temps  
Sur notre triste rive !

Point de sang, point de larmes  
Sur ton or effacé,  
Où le souffle glacé  
Des martyrs de nos armes  
Laisse un rouge reflet.  
Comme le tendre Orphée  
Plus doux est mon trophée ;  
J'ai pris dans mon filet  
Le petit dieu Printemps  
Qui souffle à l'écolière,  
La leçon buissonnière  
Aux propos gazouillants !...

Lorsque sur mes cheveux,  
Les blanches mousselines,  
Qui tombent des collines  
Où dorment les aïeux,  
Voileront ma jeunesse  
Comme un pastel pâli...  
O médaillon béni...  
Ranime ma vieillesse  
D'un rayon printanier  
Illumine de flamme  
La nuit où va notre âme  
Dans un spasme dernier !

COLOMBINE.

d'un coup l'œuvre de nos pères, qui surent se dresser malgré leurs blessures et leur sang répandu, pour plaider en notre faveur et faire *éclore* dans l'acte constitutionnel : que notre Canada, quoique sous une domination étrangère, garderait ses institutions, sa langue et ses lois." En faisant inscrire ceci dans l'acte législatif, ils nous traçaient, à nous, leurs descendants, un devoir, celui de continuer le travail commencé au prix de tant de sacrifice.

Il importe donc, à nous, femmes, (je partage en tous points, l'idée de M. Chauvin.) de travailler à la perfection de notre langage. "Quand l'ennemi est dans les murs, la citadelle n'est pas loin d'être prise" dit un dicton populaire, ma foi ! si davantage nous ouvrons nos portes à l'anglicisme, notre ennemi, nous serons bien près de n'être plus chez nous.

Et l'on est bien chez soi, pourtant ! !

Donc, à l'œuvre, mesdames, il ne s'agit que d'avoir du cœur. Ceci est un beau champ ouvert à notre féminisme, paraît-il, et je crois que l'on a raison.

Donnons l'exemple de notre énergie. Les masses sauront s'en servir et encore une fois la femme aura appris à se dévouer pour une cause grande et belle : celle de la conservation des traditions et de l'amour du sol natal.

STELLA DE LILLE.

## AU CONFRÈRE GUSTAVE COMTE

La lanche est envolée, ainsi que la colombe.  
La neige, blanche encore, a recouvert sa tombe,  
L'ami, confrère époux jeune et déjà navré.  
Nous sympathisons tous à ta grande souffrance.  
O cherche son âme blanche au jardin éthéré.  
Hélas ! A ta douleur il n'est qu'une allégeance ;  
Elle est au souvenir, quand on a bien pleuré.

J.-H. MALO.

Montréal, décembre 1901.

## NOS GRAVURES

LA RENTRÉE DE CHRISTIAN DEWET

Christian De Wet, l'intrépide chef boer, celui qu'on a surnommé "l'Insaissable," vient de faire sa rentrée en campagne, si tant est qu'il ait jamais cessé de combattre. Du moins, un bref télégramme de lord Kitchener annonce l'envoi, contre lui, de colonnes.

On a donné sur De Wet, sur sa vie, les renseignements les plus contradictoires. Dans un discours qu'il prononçait, devant une réunion de Boers, à Klerksdorp, en novembre 1900, il relevait avec bonhomie et aussi avec modestie quelques racontars publiés sur son compte :

"On a beaucoup parlé de moi dans le monde, disait-il, mais beaucoup de faits héroïques qu'on m'a attribués étaient faux.

"Quelques journaux ont annoncé que j'avais reçu une éducation européenne, et appris la stratégie en Europe, et beaucoup d'autres choses tout aussi inexactes ; la vérité est que je suis né et que j'ai été instruit dans l'état libre d'Orange, et que mon éducation a été très maigre.

"Un journal, encore, a rappelé qu'on m'avait connu conduisant les cochons au marché, à Bloemfontein. Cela n'est pas plus exact que le reste. Certes, je n'en serais pas honteux, si les cochons, surtout, avaient été à moi, mais le fait est que, lorsque j'avais des cochons à envoyer au marché, je les faisais conduire par mes serviteurs. Seulement, je les vendais moi-même, pour mon compte !"

Cela est vague, assurément, comme biographie ; mais l'incertitude où l'on est sur les origines de cet homme étonnant, et qui s'est révélé un tacticien de premier ordre ; cette sorte de mystère qui plane sur ses antécédents, tout cela contribue encore à faire de lui une manière de héros de légende, égaré dans l'histoire.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Nous avons dit, quel traitement les Boers faisaient

subir à leurs ennemis prisonniers, et comment ils les renvoyaient dans le *veldt*, dévêtus, avec leur chemise et leur pipe pour tout équipement, mais toujours réconfortés par un repas aussi copieux que leur permettent leurs ressources. Ce repas précède, pour les infortunés "khakis," l'abandon de leurs vêtements. Accroupis ou agenouillés, ils ont fait cercle autour des larges gamelles où fume la soupe, et, sous la garde de quelques Boers, l'arme au bras, ils mangent hâtivement, tandis qu'à quelques pas de leur groupe affamé, d'autres Boers vérifient leurs armes, examinent quelles sont celles qu'ils pourront utiliser pour les combats futurs. La soupe avalée, il faudra aux prisonniers dépouiller leur uniforme, puis repartir à la recherche du camp, où l'on pourra les rhabiller de neuf.

En contre-partie de ce spectacle, nullement inhumain, en somme, surtout pour un spectacle guerrier, voici, comme suite à l'histoire des repréailles anglaises, des soldats britanniques montant la garde autour d'une ferme qui brûle, assurant jusqu'au bout l'exécution de leur vengeance, comme s'ils craignaient qu'un secours imprévu ne vint sauver des flammes quelques pans de ces pauvres murs. Et, en vérité, la scène surprend d'autant plus que nous sommes habitués, en cas d'incendie, à voir les soldats occupés d'une toute autre besogne, et plus héroïque.

## OFFRANDE RENDUE

Cette fleur, est-elle jolie !...  
Vois comme sa couleur s'allie  
Au bleu charmant  
Du firmament.

Dans le pré vert, fraîche cueillie,  
D'une herbe fine je la lie  
Au lis aimant,  
Son chaste amant.

Accepte-les, je t'en supplie,  
Et passe-moi cette folie :  
Les contemplant  
Sur ton front blanc.

Je veux voir leur tige qui plie,  
Jointe par l'herbe qui les lie,  
Se balançant  
En s'enlaçant,

En chasser la mélancolie  
Et mirer leur couleur jolie  
Au bleu charmant  
De l'œil aimant

Qui, tour à tour, veut et supplie,  
Châtié et flatte, enchaîné, oublie,  
Cruelle enfant,  
Que j'aime tant !

Vois, cette timide ancolie !...  
A l'aurore, je l'ai cueillie,  
Près d'un lis blanc,  
Chaste et tremblant.

Mie ou sœur de la fleur jolie  
De parfum suave remplie,  
Qu'un bel amant  
Noble et charmant,

Dans le pré vert a recueillie,  
Je veux, sur sa tige assouplie,  
En l'attachant  
Au lis d'argent,

Te la donner pourqu'elle lie  
Nos âmes que l'amour rallie,  
Ami constant  
Que j'aime tant !

BELLA.

Tout est nouveau dans le numéro de Noël du MONDE ILLUSTRÉ qui paraîtra à l'occasion des fêtes de Noël. Notre confrère a fait une toilette qui sera appréciée par tous ses lecteurs.

## PARLONS FRANÇAIS !

Dans un récent article publié par *Le Pionnier* je vous disais, mesdames : que votre enfant apprenne l'histoire de son pays sur vos genoux ; qu'après les noms bénis de Dieu et de la Vierge, qu'après les noms chéris de père, de mère, qu'ils apprennent les noms de ceux qui illustrèrent notre Canada et furent les piliers de l'édifice vaste et beau de notre histoire.

Aujourd'hui, mesdames, je vous dirai, après avoir su inculquer à votre enfant l'amour du sol natal, la religion de la patrie, sachez conserver en son cœur ce germe puissant que vous y avez placé, en lui enseignant, dans son bas âge et plus tard, la langue française.

Langue française, balle entre toutes, langue que les âges doivent parler aux cieus, tes propres enfants t'abandonnent et... oh ! quelle monstruosité ! te renient presque.

Il y a de ces négligences, de ces défauts, de ces fautes même, que l'on excuse et que l'on comprend quelquefois, parce que l'égoïsme ou l'avarice y trouvent leur profit, mais l'ingratitude et l'abandon, envers ceux qui nous ont donné la vie, est un crime, et un crime impardonnable, puisque même, il n'a pas son application dans l'intérêt, dans l'ambition.

J'ai entendu, un jour, M. A. Kleckowski s'écrier : "Tant qu'un peuple aime, parle, cultive sa langue, ce peuple reste indépendant ! Indépendant ! vous entendez ! Il avait raison.

M. L.-A. Chauvin, avocat distingué, ex-membre des Communes, choisit pour texte d'une conférence, les paroles suivantes, analogues à celles de M. le Consul de France :

"Notre langue française ! gardons-la, elle nous gardera !"

Cette conférence, donnée mardi dernier, à la salle académique du Cercle Ville-Marie, a eu un vif succès auprès de l'auditoire spécialement canadien français. Il est à espérer que ce succès ne s'arrêtera pas là.

En ce pays, nous devons nécessairement parler deux langues : le français et l'anglais. Mais que l'anglais ne l'emporte pas sur le français. Oh ! ce serait briser





LE REPAS DE FAMILLE EN FINLANDE



LA GUERRE DU TRANSVAAL.—Incendie d'une ferme boer par les Anglais.



LA GUERRE DU TRANSVAAL.—Prisonniers anglais prenant leurs repas au camp boer.

## LA DÉCHIRURE

(Un Grand-Hôtel-Sanatorium, en Suisse, dans la vallée de Zermatt. Au premier étage de l'hôtel, le plus bel appartement, (terrace, vue complète des Alpes, calorifère, etc...) est loué par un jeune couple richissime, qui l'occupe depuis deux mois.—Elle, toute menue, avec le charme triste et doux de ses yeux de phthisique, et brillants dans sa pauvre figure amaigrée.—Lui, infirme, ayant le bras gauche inerte depuis l'enfance, et souffrant par son intelligence très vive et sa sensibilité extrême de ne pas sentir en lui la force physique, la pleine puissance de l'homme.)

Elle.—Je suis si contente de voir le soleil ! Pourquoi ne veux-tu donc pas que je me lève, mon amour ? Je m'ennuie sur cette chaise longue. J'ai besoin de sortir, de respirer !

Lui.—Il a fait trop mauvais temps ces jours derniers ; ce serait une grosse imprudence !

Elle.—Il vient presque de la chaleur par la fenêtre ouverte.

Lui.—Parce que le soleil donne ; mais dehors l'air est glacé. Je t'assure, ma chérie, il ne faut pas... Je vais t'approcher de la terrasse... en te couvrant bien... mais sortir, non... pas encore aujourd'hui ! Songe qu'hier tu as été très fatiguée.

Elle.—Ce matin, je vais à merveille. Je suis d'une force à faire cinquante kilomètres !

Lui, avec un sourire triste.—Et même moins !

Elle, prenant sa glace.—Enfin, j'ai une mine superbe... vois mes joues !

Lui, regardant avec inquiétude ses pommettes teintées de carmin vif comme une enluminure de poupée.—Je ne dis pas, tu es rose !

Elle.—Presque jolie, hein ! n'est-ce pas ? Je te répète que jamais je ne me suis sentie aussi bien. Pas une douleur, je ne tousse même plus ! J'ai dans tout mon corps comme une sensation de détente, d'apaisement ! Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Ça t'ennuie que j'aie si bien que ça ?

Lui.—Non, mais j'ai peur d'être trop content, et je voudrais consolider ce grand mieux avant d'en user ! Voilà pourquoi je...

Elle.—Voilà pourquoi tu fais le gendarme ?... C'est très vilain... Je suis bien sûre que le docteur...

Lui, entendant frapper.—Justement, le voilà, le docteur. Nous allons bien voir !

(En effet, un des médecins attachés à l'établissement—spécialement affecté au couple millionnaire—entre pour sa visite du matin. Très étonné de l'excitation si caractéristique qu'il trouve à la malade, il fait d'elle une auscultation attentive et approfondie.)

Elle, au docteur.—Ça vous surprend de me trouver guérie ?

Le docteur, soucieux.—Oui.

Elle.—Figurez-vous que Roger me défend tout ce dont j'ai envie, et j'ai envie d'une foule de choses, aujourd'hui.

Le docteur.—Il faut vous les donner.

Elle, à son mari.—Ah ! tu vois ! D'abord, j'ai l'idée d'un excellent déjeuner, un déjeuner avec du champagne, des fleurs sur la table ! Ensuite, je veux aller m'asseoir sur la terrasse, tout à fait dehors, et respirer... respirer infiniment tout cet azur que je vois... le mettre dans mes poumons !... Ensuite, une bonne promenade... ensuite...

Le docteur.—Écoutez !... ensuite !... Commençons d'abord par le déjeuner et la terrasse. Après, si vous n'êtes pas fatiguée... Mais peut-être vaudrait-il mieux vous coucher un peu, avant la promenade !... Enfin, vous verrez, Je permets tout... tout ce que vous pourrez faire !

Elle.—C'est gentil, docteur !

Le docteur, serrant la main diaphane de la petite malade, plus longuement que de coutume.—Adieu, madame !...

Elle, étonnée.—Pourquoi adieu ?... Vous vous absentez ? Vous ne viendrez pas ce soir ?

Le docteur, embarrassé.—Mais si... si... à ce soir ! certainement !...

(Elle le suit des yeux et surprend un imperceptible signe fait à Roger, qui accompagne le docteur hors de la chambre.)

Lui, seul en face du docteur, qui n'ose parler.—Qu'est-ce qu'il y a ?

Le docteur, grave.—Il faut être très courageux, monsieur, c'est la fin !

Lui, l'œil égaré.—La fin ?...

Le docteur.—Notre pauvre malade ne passera pas la journée.

Lui, haletant.—Mais elle va mieux ?

Le docteur.—Le mieux de la mort !

Lui, désespéré.—La mort ! Non, ce n'est pas vrai ! C'est une folie... une épouvante !... Docteur, je vous en prie... je vous en supplie... rentrez auprès d'elle... Sauvez-la !...

Le docteur.—La science ne peut rien !

Lui.—Non... ne dites pas... je suis riche... je donnerai tout... on peut tenter l'impossible !...

Le docteur.—Il n'est rien, je vous le répète... qu'à lui adoucir la fin en la laissant mourir dans l'espoir !... C'est votre devoir... votre dernier devoir d'amour... Je vous laisse seul pour le meilleur. (Il presse affectueusement les mains du malheureux, qui reste immobile, écrasé.) Du courage !... (Il s'éloigne.)

Lui, seul, à lui-même.—Oh ! oui... du courage... (Rassemblant, par un effort prodigieux, ses misérables forces.) Il faut me vaincre !...

(La figure ravagée, mais avec presque l'ombre d'un sourire, il rentre auprès de sa femme.)

Elle.—De quoi te parlait donc le docteur ?

Lui.—De... de certaines petites précautions à prendre encore, mais il te trouve réellement beaucoup mieux.

Elle.—Qu'est-ce que tu as, toi, tu es tout pâle ?

Lui.—Moi ?... j'ai heurté mon bras malade contre la porte en sortant... Je me suis fait un peu mal... (Venant s'agenouiller auprès de sa femme et lui embrassant les doigts.) Ne parlons pas de moi...

Elle, le regardant dans les yeux.—C'est bien vrai que le médecin t'a dit ça ?... Tu le jures ?...

Lui.—Certainement, je le jure. (Se levant pour cacher son exaltation.) Eh bien ! et ce déjeuner ?...

Elle.—Je l'ai commandé pendant que tu étais sorti, mais pour plus tard... dans une heure. Je tiens à avoir très faim, à cause des bonnes choses demandées et, tu sais, nous aurons des roses... ces roses-thé que j'adore... il vient d'en arriver une caisse à l'hôtel, un prix fou ! J'ai dit que je les prenais toutes !

Lui.—Tu as bien fait !

Elle.—Attends ! ne m'aide pas, je veux aller seule jusqu'à la bergère, près de la fenêtre ! (Elle arrive étourdie, défaillante, s'étendant.) Je ne suis pas encore bien forte... mais ça revient !... Je sens que ça revient ! Mets-toi là, près de moi... tout près, que nous causions ! Nous pourrions presque tous les deux s'asseoir sur le même fauteuil, nous sommes gros comme des oiseaux !... (Regardant l'admirable paysage des Alpes.) Que c'est beau !... Avec cette lumière, ce bleu intense... le bleu du ciel d'Italie qu'on devine, là-bas, derrière les glaciers !... Il y a une douceur à jouir de cela, en glissant, l'un près de l'autre. (Sans tourner la tête.) N'est-ce pas ?

Lui, la gorge serrée.—Oui !...

Elle.—Le mois prochain, quand je serai tout à fait remise, nous irons en Italie. Tu veux bien ? Nous passerons l'hiver sur la côte napolitaine, puis en Sicile, dans tous les coins où nous avons vécu nos premières heures d'intimité, il y a deux ans. Tu te rappelles ?

Lui, ne se dominant, qu'à grand'peine.—Oh ! si je me rappelle !...

Elle, regardant toujours l'horizon.—Mais ! au printemps, par exemple, nous serons raisonnables, on retournera à Vallières ! Il faut bien s'occuper un peu de nos intérêts... des propriétés... Si riche qu'on soit, il y a l'avenir, et si on ne le prévoit pas !... D'autant plus que c'est délicieux, Vallières, au mois d'avril, avec les prés qui sentent bon et les arbres fleuris ? Tu te souviens, nous y étions l'année dernière ? Un jour, tu as fait pleuvoir sur moi toutes les fleurs d'un pommier. J'en étais couverte. Nous avons ri !... (Toujours sans se retourner.) Tu me serres la main trop fort, chéri, ça me fait mal. (Après une seconde.) Pour l'été, j'ai un projet, un grand projet que j'ai imaginé ce matin ! A ce moment-là, je serai tout à fait vaillante ; nous ferons un voyage... devine comment ?...

En automobile... pour aller très vite... et respirer... respirer de l'air qui entre de force... On s'arrêtera dans les petits villages—on couchera dans les auberges, ce sera délicieux !—Est-ce que tu n'as pas des idées folles qui me dansent dans la tête, aujourd'hui, parce qu'il fait du soleil et que je vais mieux !... C'est tout de même bon la vie !...

(Cette fois l'antithèse trop violente, le mot trop cruel, dépassent l'énergie du malheureux jeune homme qui, vaincu, laisse échapper un sanglot.)

Elle, brusquement pâle.—Qu'est-ce qu'il y a ? Roger ! Tu pleures ?... (Comprenant tout à coup.) Grand Dieu !... Ce médecin qui t'a emmené, là, tout à l'heure... qui m'a dit adieu... oui, c'est cela... je devine... tu m'as menti !... (Dans un cri.) Je suis perdue !... Je vais mourir !...

Lui.—Non... non... ce n'est pas vrai !... Il n'a pas dit...

Elle.—Si !... Je le sens maintenant, j'en suis sûre ! Je vais mourir !... (L'attirant de ses doigts crispés.) Mon amour !... Oh ! tiens-moi !... Prends-moi !... Ne me laisse pas emporter... Je ne veux pas !... je ne veux pas !...

Lui.—Ce n'est pas vrai, te dis-je. C'est lui qui a menti. Tu vivras ! Ah ! tu vivras, je te le jure, ou il n'y a plus de puissance humaine.

(Il veut soulever dans ses bras la chère condamnée ; mais, prise d'une crise affreuse, elle s'abat sans connaissance sur les coussins de la bergère, tandis que, de sa poitrine déchirée, remonte jusqu'à sa bouche un peu d'écume de sang.)

Lui, la tête perdue.—Ma chérie !... ma femme !... C'est moi qui t'ai tuée, moi, misérable !... moi seul... qui t'adores... qui voudrais des tortures pour te sauver une seconde d'existence ; c'est tout mon cœur que tu m'arraches en ne me regardant pas !... en ne me parlant plus !... (Se jetant à ses pieds.) Mina !... Mina !...

Elle, après un très long temps, comme s'éveillant à demi d'un sommeil qui l'écrase, les yeux irréels déjà de l'infini, de l'au-delà, et d'une voix qui semble réciter un souvenir.—Mina ! un tout petit nom, joli et minable, comme la toute petite chose que je suis ! C'est bien la phrase que je t'ai répétée, mon amour, la première fois que tu m'as demandé mon nom ?

Lui.—Parle !... Parle-moi... Tu te sens mieux ?

Elle, avec un peu plus de force.—Le mieux, c'était l'illusion, le mirage de tout à l'heure... La fin est là... tout près... à quelques respirations... Approche, mon amour, approche encore, qu'elles soient toutes pour toi !... Tu as été si bon, si dévoué. Tu vois, je ne me révolte plus. On ne doit pas se révolter. La vie est si petite, et la paix d'après si grande !... si longue !... Il ne faut pas avoir peur... Promets-moi... jure-moi de ne rien tenter contre toi, et de vivre les années qui te restent... pour mon souvenir ?

Lui, atterré.—Je te le jure !

Elle.—Que veux-tu, mon pauvre petit, nous avions fait un rêve trop beau pour des déshérités comme nous ! Notre roman est né dans la pitié de nos misères ! il y a deux ans, à Hyères, quand toute frileuse, au soleil, je toussais déjà... et si chétive... si atteinte par le mal que, malgré mes millions, les plus osés ne me demandaient pas !

Lui.—Et moi, infirme, dont toute la fortune n'aurait pu payer un sentiment vrai !

Elle.—Il fallait nous rencontrer pour avoir notre part d'amour, et nous l'avons eue, grande, plus grande de n'avoir aimé que par le cœur !...

Lui, désespérant.—Mais c'est cela qui fait l'affreux, l'horrible déchirure !...

Elle, d'une voix plus faible, continuant son souvenir.—Et quelques semaines après, c'était le mariage dans l'église, à Vallières, au milieu d'une jonchée de fleurs, tandis qu'autour de nous les pauvres d'argent disaient : " Les voici, les heureux de la vie !... " (Répétant machinalement.) Mon Dieu !... Les heureux !... Le bonheur... la chose... merveilleuse... Et puis, quand même... la mort !... Oh ! non, non !... ne pleure pas... Je ne veux pas te quitter dans les larmes... Je veux ton sourire... (Egarée) pour éclairer ma route dans cette nuit... là-bas !... Et des fleurs...

(Deux maîtres d'hôtel entrent avec la table.—Roger s'arrête d'un geste.)

Elle. — Oui, tiens! les roses!... Tu me les mettras toutes!... (Perdant connaissance.) Ta main!... je ne sens pas ta main!...

Lui. — Elle est dans la tienne!...

Elle. — Serre! plus fort... davantage!... Oh! encore une minute... une seconde!...

Lui, sanglotant. — Ma femme...

Elle. — Ne dis pas!... non plus... sans parler, j'entends ton cœur... tout haut... seulement mon nom... le petit... de ta voix... dis...

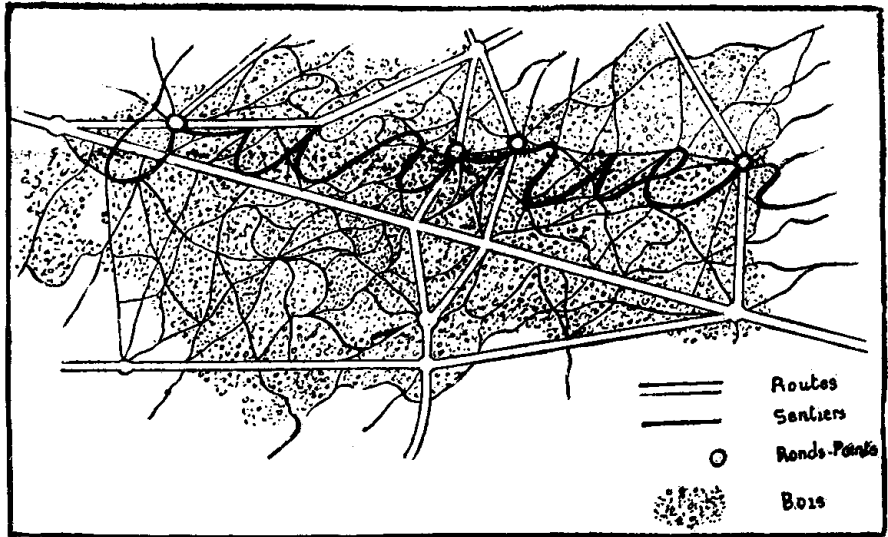
Lui. — Mina!

Elle. — Oui!... (Délirant.) Plus d'air sur les glaciers!... Rien... Froids!...

(Elle fait encore de ces doigts raidis l'effort d'un geste, puis, les yeux s'arrêtent fixes, tandis que les lèvres ont un imperceptible mouvement, l'ébauche d'une syllabe d'adieu qui, en même temps que l'âme, s'envole avec le dernier souffle. Dans la chambre anonyme du sanatorium, l'homme regarde, épouvanté, la petite chose éteinte qui résumait l'immensité de son amour humain. Puis inconsciemment, il prend sur la table la brassée de roses, et revenant à la morte, se met à les ranger sur elle, à gestes comptés, méthodiquement, comme un fou!)

MICHEL PROVINS.

UNE DROLE DE PROMENADE  
(Voir page 515)



Le Journal dont le nom est dessiné par la promenade du jeune homme, est l'Ouvrier.

JEUX ET AMUSEMENTS

MOTS CARRÉS

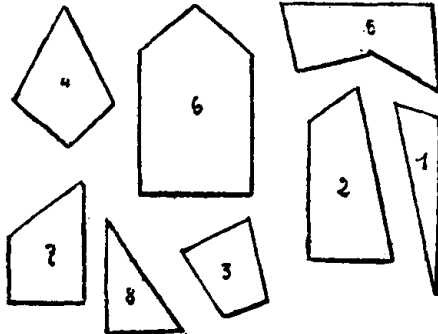
A Rome, au Vatican, vous trouvez mon premier ;  
Mon second de tout temps fut fait pour les aiguilles ;  
Mon troisième est un sens : cherchez-le, jeunes filles ;  
Et si l'on vous surprend la main dans le panier,  
En vain essayerez-vous de faire mon dernier.

CHARADE

Mon premier, légère voiture,  
Remplace aujourd'hui mon entier.  
Mon second sert de nourriture  
Au peuple inventeur du papier,  
Mon troisième partout abonde,  
Mon quatrième, en l'âge d'or,  
Coulait au fleuve comme l'onde  
A laquelle on le mêle aujourd'hui trop encor.

PROBLÈME GÉOMÉTRIQUE

Avec les huit pièces ci-dessous, construire un triangle équilatéral.



UN MOYEN DE LANCER UN BOUT DE PAPIER AU PLAFOND

Posez cette question si simple à un de vos amis, demandez-lui d'essayer de lancer un bout de papier au plafond, et encore de manière à ce qu'il y reste collé, et suivez ses efforts infructueux ; vous pourrez vous

divertir à ses dépens. Il va de soi que le bout de papier doit demeurer à plat car, en le froissant, on lui ferait atteindre aisément le but, et en le transformant en une boulette de papier mâché, il demeurerait fixé en place.

Voici la solution du problème tel que nous l'avons posé. Vous n'avez qu'à mouiller préalablement le papier, puis à le placer sur une pièce de monnaie tenue horizontalement. Vous lancez alors la pièce au plafond, aussi à plat que possible, elle entraîne forcément le morceau de papier, qui vient rencontrer le plafond et s'y colle.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 919

Enigme. — Raisin.

Logogriphe. — Dieux et Deux.

Noël ! Noël ! Tout le numéro spécial du MONDE ILLUSTRÉ pour cette glorieuse fête respire la joie, le bonheur. Tout est fait pour plaire aux lecteurs, tous les côtés de la joie ont été mis en relief.

MERES

Regardez bien cette gravure



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Ecrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

Infants Wardrobe Co.  
NEW-YORK

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an, 22 fr. ; six mois, 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

DANS SA RACINE

Contre la prostration nerveuse, les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* constituent un remède infailible. Elles rafraichissent, fortifient et purifient le sang, ce qui coupe le mal dans sa racine.

— Si les fromages crevassent ou craquent en automne, cela dépend ou de la manière de fabriquer, ou de la bâtisse, ou de la chambre de maturation.

LA FORCE RETROUVÉE

Les hommes et les femmes, à tout âge, qui se sentent faibles et épuisés par suite d'un excès de travail intellectuel ou physique trouveront dans les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* la force et la vigueur.

— De quel droit le fabricant peut-il exiger un lait de première qualité si la fabrique et ses environs présentent un aspect sale et dégoûtant.

PRINCIPE IMMuable

Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* purifient et fortifient le sang dont la pureté et la force reconstituent le principe immuable de la vraie santé.

— Le département de la guerre à Washington, a préparé son plan de réorganisation de l'armée régulière, qui se composera de 85,000 hommes. Il y aura 30 régiments d'infanterie, 12 régiments de cavalerie et un corps d'artillerie, lequel équivaut à 12 régiments.

— Le Pape a reçu jeudi à St-Pierre un grand nombre d'élèves catholiques. Sa sainteté paraissait être en très bonne santé, et a été accueillie avec enthousiasme.

"Une des 55 bonnes choses"

Plum Pudding de Clark

Un plat choisi pour le dessert des jours de Fêtes. Vendues en boîtes hermétiquement fermées. Toute prête. Réchauffez et servez.



EXCELLENTE A MANGER.

EN VENTE CHEZ TOUS LES EPICIERS.

Connaissez-vous les délicieuses Fèves au Lard de CLARK ?

— Une rue de Paris portera le nom de Paul Kruger.

— Il y a encore 20,000 Boers en campagne. La guerre sera continuée tant qu'il y aura 500 Boers en état de porter le fusil.

Trente ans de succès  
**GUERISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans Coliques ni Nausées  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du

par les CAPSULES  
**L. KIRN**  
à l'extractif éthéré de FOUGERE MALE Pure sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

**PARIS, Pharmacie HAUGOU,**  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies

**VER SOLITAIRE**

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : D<sup>r</sup> CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 0 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an, 22 fr. ; six mois, 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.



# CORSINE

Developpant la  
FORME et le BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le Systeme Francais de Developpement du Buste inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. Co timbres-poste a

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT

## LA PROCHAINE LUTTE ELECTORALE



LAPORTE. — Le plat est vide, mais la bribe est prête. Il faut pourtant que je l'attrape !...

# MAX O'RELL

L'Ecrivain et Conférencier renommé



MAX O'RELL écrit :

« Votre VIN MARIANI est positivement merveilleux, un verre m'a mis sur pieds, une bouteille a fait de moi un nouvel homme. Respectivement à vous, MAX O'RELL. »

# VIN MARIANI

Renforce, Reconstitue  
Corps et Cerveau

Le Vin Mariani a les témoignages écrits de plus de 8,000 médecins du Canada et des Etats-Unis.

Le Vin Mariani aide à la convalescence et est un puissant renovateur.

Donne des couleurs et rend vigoureux et vivaces les personnes pâles.

**Rend Forts les Faibles**

Chez tous les Pharmaciens. Evitez les Substituts.

LAWRENCE A. WILSON & CIE, Agents Canadiens, Montréal

## NOUVELLES A LA MAIN

Sur le bord de la rivière.  
Le garde.—Avez-vous une autorisation pour pêcher ici ?  
Le pêcheur.—Oui, j'ai une autorisation verbale.  
Le garde.—Faut me la montrer ou je vous flanque un procès-verbal.

\*\*

Les Anglais au Transvaal.  
—Nous ne regrettons pas les sacrifices que nous impose le Transvaal... Ce était un pays riche... il y pousse de tout...  
—Sauf des lauriers ?  
—Yes !

\*\*

Un vétérinaire avait pris un jeune homme pour l'alder ; mais ce garçon n'avait pas de notions sérieuses sur les soins à donner aux animaux.

Un matin, le vétérinaire appelle son nouvel auxiliaire et lui dit :

—Voici une poudre médicamenteuse. Il s'agit de la faire absorber au cheval. Pour cela, vous prenez le tube qui est là, vous y placez la poudre, vous introduisez l'une des extrémités dans la bouche du cheval, et vous soufflez vous-mêmes à l'autre bout. Est-ce compris ?

—Oui, monsieur.  
Le vétérinaire s'en va. Un instant après, il entend des cris affreux entrecoupés d'une toux épouvantable. Il accourt et s'écrie :

—Qu'y a-t-il ? Qu'arrive-t-il ?  
—Ah ! répond l'aide en crachant sans interruption, ah ! monsieur, c'est le cheval qui a soufflé le premier.

\*

Un peu mrcabre.  
Un libraire d'Amsterdam va mettre incessamment en vente un gros volume contenant par ordre alphabétique, la liste des tués et blessés aristocratiques anglais de la guerre du Transvaal.  
Titre : l'Almanach de Botha !

# SON PERE ETAIT UN IVROGNE

Une courageuse jeune fille prend sur elle de guerir son pere des habitudes d'ivrognerie

## L'HISTOIRE DE SON SUCCES



Une partie de sa lettre se lit comme suit : — « Mon père m'avait souvent promis de cesser de boire ; il tenait sa parole pendant quelque temps, puis s'y remettait plus torlement que jamais. Un jour, après une terrible bamboche, il nous dit : 'Il n'y rien à y faire ; je ne puis arrêter de boire.' Il nous sembla que nos cœurs allaient se pétrifier et nous décidâmes d'essayer la Tasteless Samaria Prescription dont les journaux nous avaient parlé. Le remède lui fut donné tout à fait hors de sa connaissance, dans son thé, café, ses aliments, avec régularité, selon la direction, et il ne sut jamais qu'il le prenait. Un paquet suffit à lui enlever tout désir pour l'alcool et aujourd'hui il dit qu'il lui est désagréable. Sa santé et son appétit se sont considérablement améliorés et personne ne te prendrait pour le même homme. Il y a, aujourd'hui, quinze mois d'écoulés depuis que nous lui avons fait prendre le remède et c'est notre certitude que le changement est pour tout de bon. Veuillez m'envoyer une de vos petites brochures, vu que je veux la donner à une amie. »

**ECHANTILLON GRATUIT** Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.



Le pêcheur (très myope).—Cette fois-ci, je tiens une grosse bête.



# Une Famille Entiere Recouvre la Sante

PAR LES CELEBRES

# PILULES DE LONGUE VIE

## BONARD

Pour les Personnes "Pâles et Faibles"

Que toutes les Personnes Malades et Affligées lisent le Témoignage suivant et elles y trouveront "Espoir et Guérison"

Les PILULES DE LONGUE VIE, pour les personnes "Pâles et Faibles," sont le seul remède qui ait remporté un succès complet dans toutes les parties du monde.

Nous avons des preuves pour appuyer ce que nous disons, et tous les jours nous recevons un grand nombre de lettres et de certificats venant de braves pères de famille qui, malades depuis de longues années, avaient été forcés d'abandonner leur travail, n'ayant pu trouver de soulagement à leurs maux, et maintenant sont en parfaite santé. Ce sont des lettres d'épouses et de mères, qui nous remercient en des termes touchants, pour leur être venu en aide par les conseils de nos Médecins Spécialistes, et en même temps leur conseillant comme moyen sûr et certain de leur guérison—l'incomparable remède, les PILULES DE LONGUE VIE.

Lisez ce que dit  
M. P. Gagné :

"C'est avec un grand plaisir que je recommande votre précieux remède, les PILULES DE LONGUE VIE. Pendant plusieurs années, j'ai été victime de l'indigestion, et par moments, je souffrais tellement que j'étais obligé de laisser mon ouvrage. J'ai essayé des remèdes sans nombre, mais il n'y a que les Pilules de Longue Vie qui ont réussi à me guérir. Je dois ajouter qu'elles ne se sont pas contentées de me guérir, mais elles m'ont rajeuni de plusieurs années. Ma femme souffrait aussi de grande faiblesse, maux de tête et de débilité générale; elle pouvait à peine vaquer aux soins du ménage, et résultat infailible de son



peu de santé, mes enfants étaient faibles et débiles. Ayant eu tant de satisfaction pour moi-même, des Pilules de Longue Vie, j'en fis prendre à mes enfants et ma femme en fit usage aussi, mais en temps elle consulta les Médecins Spécialistes de la Compagnie Médicale Franco-Coloniale. Maintenant, grâce à ces merveilleuses Pilules, le bonheur est de nouveau entré à notre foyer, car nous jouissons tous d'une santé robuste. Tous nos voisins et parents sont étonnés de nous voir si bien; à tous, nous ne cessons de leur répéter que les Pilules de Longue Vie seules ont fait ce miracle. Je vous permets volontiers de publier cette lettre, car j'espère que d'autres malades en feront leur profit.

M. PAUL GAGNÉ,  
Magnetawan, P.O.,  
Ont.

LES PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD, sont recommandées aux hommes, aux femmes et aux enfants, elles ne contiennent rien qui puisse nuire à la constitution la plus délicate. Elles peuvent être prises en toute sécurité depuis l'enfance jusqu'à la faiblesse extrême. Les Pilules de Longue Vie n'agissent pas seulement sur les symptômes, elles vont jusqu'à la racine du mal. C'est là le secret de leur immense succès.

Toutes les personnes qui désirent consulter nos Médecins Spécialistes, peuvent les voir tous les jours, à leurs salons de consultations, au No 367 rue Ste-Catherine, Montréal, de 1 à 3 hrs et de 6 à 8½ hrs p.m. Les personnes qui demeurent trop loin et qui ne peuvent venir les voir personnellement, auront les mêmes conseils en leur écrivant. Les consultations personnelles ou par lettres sont ABSOLUMENT GRATUITES.

**Gratis** Découpez et envoyez-nous ce Coupon avec un timbre de 2 cents. . . .

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE,  
958 RUE SAINT-DENIS.

Messieurs—Ci-inclus un timbre de 2 cents. Veuillez m'expédier une boîte échantillon de vos PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).

Nom.....

Adresse.....

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, se vendent 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Sur réception du prix, nous les envoyons dans toutes les parties du monde. Pas de douane à payer.

TOUTE CORRESPONDENCE, ADRESSEZ :

Compagnie Médicale Franco-Coloniale,  
No 958 Rue St-Denis, Montréal.

**CE N'EST QU'UN JEU**

Chasser le rhume le plus compliqué ce n'est qu'un jeu pour notre remède favori, le *Baume Rhumal*.

— Mme Sarah Bernhardt et sa troupe d'acteurs ont un convoi de dix wagons à leur disposition pour faire leur tourné à travers les Etats-Unis.

**ALERTE**

L'enfant toussa. Prenez-y garde et donnez-lui du *Baume Rhumal*.

— Le lait doit être mis à crémier aussitôt que possible après que les vaches sont traitées.

**C'EST SI FACILE**

La toux cause souvent des étouffements pénibles. C'est bien facile de la calmer avec du *Baume Rhumal*.

— L'autre jour la reine Victoria a pleuré en voyant défilier un détachement de soldats canadiens revenant du Transvaal.

**EXTRAIT D'UNE LETTRE**

Nos sœurs malades ont pris de votre vin comme remède, et elles se sentent de plus fortifiées. Je ne puis vous dire que nous trouvons votre vin très bon.

SE ASSOMPTION,  
des Sœurs de Sainte-Famille,  
Sherbrooke.

**NOUVELLES A LA MAIN**

Deux grosses bêtises :  
Trois capitaines dînent ensemble. Ils sont seuls, tous trois égaux, tous trois silencieux ; quel grand projet les préoccupe peut-être. Quel est le supérieur de ces trois guerriers taciturnes ?  
— C'est le silence, parce qu'il est général.  
On leur apporte le café et des cigares ; ils fument tous les trois. Quel est l'inférieur ?  
— Le tabac, puisqu'il est caporal.

Séance de magnétiseur.  
Le magnétiseur désignant aux spectateurs celui qui a bien voulu lui servir de sujet :  
— Je vais, maintenant, lui faire perdre la mémoire.  
Une dame dans la salle :  
— Ne faites pas cela, mon Dieu, lui qui a promis de m'épouser !



**Baby's Own Soap**  
LE SAVON BABY'S OWN  
Est le meilleur pour les peaux délicates  
IL EST PUR ET AROMATIQUE  
ALBERT TOILET SOAP CO., MFRS.,  
MONTREAL

**POUR MES CONCILOYENS SEULEMENT**

Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je suis absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la r. (pensez et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

TELEPHONE BELL : EST 991

Mlle Eva Routhier  
SALON DE MODES

Spécialité pour Chapeaux de Fourrure  
1777, RUE SAINTE-CATHERINE  
\* MONTREAL \*



**ETES-VOUS SOURD ? DE BOURDONNEMENTS ?**  
TOUS LES CAS DE

**SURDITÉ OU D'OREILLE DURE SE GUÉRISSENT MAINTENANT**

par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables.  
**LES BOURDONNEMENTS D'OREILLE CESSENT IMMÉDIATEMENT.**

VOYEZ CE QUE MONSIEUR J. DELMOTTE, DE CHICAGO DIT :  
CHICAGO le 21 juillet, 1901.  
THE INTERNATIONAL AURAL CLINIC, 596 La Salle Avenue, Chicago.  
Messieurs. — J'ai souffert depuis une dizaine d'années de surdité complète avec bourdonnements insupportables dans les oreilles. J'avais perdu tout espoir de guérison, quand un ami m'a recommandé votre institution.  
Je m'en suis parfaitement trouvé, car après un traitement de quelques semaines l'application de vos tympanes, de concert avec vos autres remèdes m'ont complètement guéri. J'entends parfaitement bien maintenant, les bourdonnements ont disparu, et je suis aussi heureux qu'un roi. Merci pour vos bons soins, et les résultats obtenus. Si tout le monde connaissait votre institution, il n'y aurait plus de sourds.  
J'aurai soin de vous recommander partout. Bien à vous, J. DELMOTTE.  
126-122 Market St. EXAMEN ET CONSEIL, GRATIS.

**VOUS POUVEZ VOUS GUÉRIR CHEZ VOUS**  
à un prix relativement bas, et il n'est pas nécessaire que vous interrompiez votre occupation habituelle.  
INSTITUT INTERNATIONAL POUR LA SURDITE, 596 La Salle Avenue, CHICAGO, ILLS.

— L'empereur d'Allemagne a refusé de recevoir l'ex-président Kruger.

— Il y a deux évêques Canadiens aux Etats-Unis : Mgr Michaud, de Burlington, Vt., et Mgr Gabriel, de Ogdensburg, N.-Y.

— M. Jos. Godbout, de Danville, a signé un contrat avec une compagnie américaine pour lui fournir six millions de pieds de bois de dimension durant l'espace d'un an.

— Il y a un lac nommé Sélawik dans l'Alaska qui mystifie les savants. Il monte, s'élève en suivant les marées de la mer. Au fond, l'eau est salée mais à la surface il y a une nappe d'eau douce.

— La production annuelle de thé est estimée à 700,000,000 de livres. L'usage du thé commença en 1865 en Angleterre. A cette époque, le gouvernement et l'Eglise en prohibèrent la vente comme immorale !

— Une dépêche du Cap dit que la haine de race dans la colonie du Cap est arrivée à un état très critique et que l'on aura besoin de fortes garnisons dans les districts qui n'ont pas encore été occupés par l'armée.

— En France, il y a 6,000,000 de fumeurs. Sur ce nombre, 3,200,000 fument la pipe, 2,000,000 le cigare et 800,000 font usage de cigarettes. Ces derniers consomment ou consomment annuellement 800,000,000 de cigarettes. Placées à la suite les unes des autres, ces cigarettes feraient 500 fois le tour du monde.

*"Une des 55 bonnes choses"*  
**Viande Hachée**  
(MINCE MEAT)  
de Clark.

Pour tartes et patés—Prête à employer—Fait de viandes choisies et d'épices fraîches.



Mélange expérimenté.  
Parfaite.  
Vendue en boîte, par tous les épiceries.  
Fait des tartes commémoratives les faisaiant !  
Connaissez-vous les délicieuses Fèves au Lard de Clark?

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à . . . . .

**L'AMERICAN FUR STORE**  
vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Colerettes, Etc., Etc., Etc.  
**American Hat & Fur Store**  
27 et 29 St-Laurent

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**  
1712 rue Sainte-Catherine  
Maison Fondée depuis 25 ans  
En vente à cette importante librairie les Almanachs Hachette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Vermot et Dupont à 50 cents ; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cents chacun : Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Voleur, Amusant, de l'Armée française, Guillaume, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes, des Gascognades, de la Bonne Aventure.  
La Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie d'après nature.  
Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

**BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER**  
**BEAUDRY & BROWN**  
INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS  
37 RUE ST-JACQUES MONTREAL

**EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT** et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse, TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.  
Consultation personnelle ou par poste.  
Ecrire à **DR. R.-H. KLINE, Ld.**  
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

**LE PACIFIQUE CANADIEN**  
**SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA**  
Départ de la gare de la rue Windsor : 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 10.05 p.m.  
Départ de la gare de la Guérin Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.  
Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal  
Départ de Montréal, 7.45 p.m.  
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.  
Départ de Springfield, 8.10 p.m.  
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.  
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.  
\*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.  
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J.-D. Goodu, Chambre 41, Edifice Ball et Troworky, Holyoke, Mass. ; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass. ; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux, 367 rue Main, Springfield, Mass. ; A.-J. Brunelle, Ludlow.  
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.  
W.-F. EGG,  
City Passenger Agent.  
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

## CHRONIQUE

**LES MORTS VONT VITE**

—Comment, un tel est mort ! Mais vous ne me direz pas cela ? C'est impossible, je l'ai vu hier, j'ai causé avec lui, il était en parfaite santé.

—Pourtant, c'est vrai, absolument vrai, la preuve en est qu'on l'enterre demain.

—Mais qui aurait cru cela, un homme si fort, si vigoureux ?

—Tout le monde a été surpris comme vous. En une demie heure, il a été enlevé.

—Mais de quoi, de quoi est-il mort. On ne meurt pas comme cela. Avait-il une maladie quelconque ?

—Personne ne lui en connaissait.

—Enfin que disent les médecins ?

—Ah ! voilà, les médecins, eux, les médecins, ils ne disent rien. Les uns disent syncope de cœur, les autres ci, les autres ça. Celui-ci blâme l'influenza, l'autre le rhumatisme. Au fond, ils n'en savent pas le premier mot.

—C'est bien triste.

—C'est épouvantable.

Combien de fois avez-vous entendu depuis le commencement de l'hiver cette conversation, ou une conversation de ce genre. Récapitulez le nombre des disparus depuis deux mois, et vous verrez s'il ne serait pas à propos de dire que ceux qui meurent sont ceux qui ne sont pas malades.

Ceci n'est pas absolument vrai, mais les personnes qui disparaissent le plus vite sont souvent celles qui, confiantes dans des apparences de vigueur générale, négligent les précautions indispensables pour maintenir la machine en bon état de fonctionnement, et au besoin, de la renforcer et de lui fournir du combustible pour les moments difficiles à passer.

L'hiver que nous subissons dans ce pays est très rigoureux ? Si habitués que nous puissions être à ses duretés, il éprouve très fortement notre système. Bien qu'il n'y apparaisse pas toujours, il faut pour le traverser impunément un beaucoup plus grand déploiement, et une dépense de force plus considérable qu'au cours des saisons plus clémentes, où la consommation d'énergie paraît extérieurement plus considérable.

C'est pendant l'hiver, lorsque nous nous tenons calfeutrés à l'intérieur, quand nous sommes privés des avantages de l'air pur, destructeur des germes morbides qu'au contraire, nous absorbons une atmosphère moins pure et souvent viciée ; tandis que les évacuations dépuratrices sont moins abondantes ; pendant que la rareté du mouvement retarde le jeu de l'organisme, c'est alors que tous les principes morbides ont beau jeu de se développer ; le corps devient un vrai bouillon de culture où éclosent les germes de toutes les maladies où se créent les milieux propices à leur infection et où leur moindre atteinte devient brusquement fatale.

Les hommes vigoureux, habitués aux exercices violents dont le système a plus besoin d'être tenu en haleine par une agitation continue, sont plus exposés que n'importe quels autres, aux effets de l'engourdissement et de l'appauvrissement du sang. Chez eux, les humeurs se forment plus promptement et se localisent d'une façon beaucoup plus inquiétante. Le rhumatisme sous toutes ses formes, inflammatoire articulaire, goutte, arthrite, lumbago, trouve une proie facile et exerce des ravages incessants.

Que sont la plupart des temps ces syncopes de cœur qui fournissent une explication banale à ces foudroyants décès qui mettent amis et parents en pleurs ? Quelle est leur origine ? Elle est purement rhumatismale. Les muscles du cœur, ceux qui déterminent son action, sont sujets, comme ceux de la jambe, du pied, des mains, du coude, à la paralysie rhumatismale qui empêche l'accomplissement de leurs fonctions essentielles. Le cœur ne pouvant plus subir les contractions nécessaires à la circulation du fluide vital, tout s'arrête et l'homme est foudroyé aussi subitement que lorsque le lumbago ou la sciatique le clouent brusquement au sol et l'empêchent de faire un pas de plus. Ajoutez à cela des dispositions pernicieuses que nous indiquions au début comme résultant de l'hygiène spéciale qu'impose l'hiver, et vous aurez la raison saine et plausible de ces douloureuses tragédies que nous déplorons chaque hiver.

Où est le remède ?

Où ? il est bien simple, il est à votre portée. Le sang demande des fortifiants, les muscles exigent de la vigueur, les organes ont besoin d'épuration ; le corps a besoin d'évacuation, voilà les grandes nécessités du temps et le remède qui pourvoit à toutes, c'est les PILULES MORO, le fortifiant et le dépuratif par excellence.

Lisez les milliers de témoignages qui proclament leur efficacité et employez-les immédiatement. Aucun homme si fort qu'il soit ne peut passer impunément un hiver rigoureux, s'il ne prend des PILULES MORO, le préservatif contre toutes les affections de l'homme.

# L'UNION

## Franco-Canadienne

ASSOCIATION CATHOLIQUE ET NATIONALE

ASSURANCE POPULAIRE A TAUX FIXES

Fondée à Montréal, le 1er octobre 1894, par M. l'abbé MAGLOIRE AUCLAIR, curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et par un groupe de philanthropes chrétiens.

SECTION DES

Secours en Maladie et

Bénéfices au Décès . .



Sous le patronage distingué de S. G. Mgr l'archevêque de Montréal, avec l'approbation de Nos Seigneurs les archevêques et évêques du Canada français et d'un grand nombre de laïques distingués.

**Assurances au Décès.**—Police de \$500, \$1,000, \$2,000, \$3,000 : à des taux fixes, dont le montant est gradué d'après l'âge de l'assuré à son admission.

**Secours en Maladie.**—\$3 par semaine, pendant les deuxième et troisième semaines de l'incapacité totale de travailler (la première semaine après l'avis donné n'étant jamais payable,) et dix autres semaines à \$5, pendant une même année, s'il y a lieu.

Quand la réserve du Fonds de Secours aura atteint \$10,000 et tant qu'elle se maintiendra à ce chiffre, le sociétaire malade de L'Union Franco-Canadienne aura droit, en plus des bénéfices susdits, à douze semaines \$3 et quatorze semaines à \$2, formant en tout \$120 de bénéfices de maladie par année et trente-huit semaines de secours ; c'est-à-dire plus que n'accorde aucune association de bienfaisance en pareil cas.

Depuis qu'elle existe L'Union Franco-Canadienne a déjà distribué dans la province de Québec, en bénéfices de toute nature, au delà de

35,000.00

## L'Union Franco-Canadienne

SECTION DES RENTES VIAGERES

Etablie depuis le 27 juillet 1900. A recruté environ 16,000 membres en 15 mois d'opérations, et accumulé, durant la première année, un fonds de réserve de

\$18,043.37

Pour la modique somme de \$4.00 par année, pendant 20 ans—plus \$1.00 d'inscription—chacun peut s'assurer, au bout de cette période de vingt ans, d'abord le remboursement intégral de tout l'argent par lui versé, soit \$93 pour chaque part à \$4.00—on peut souscrire plusieurs parts—et, de plus, une rente viagère, que les calculs les plus approximatifs permettent d'établir à environ \$200 par année.

L'Union Franco-Canadienne offre ainsi à l'épargne canadienne-française une occasion facile de placer avantageusement ses économies :

Tant pour doter les garçons et filles, à l'âge de 20, 25 ou 30 ans, que pour constituer une pension de retraite, dans leur vieillesse, à ceux qui ne peuvent espérer raisonnablement se ramasser une fortune.

L'Union Franco-Canadienne est la seule de nos associations de mutualité qui procure à ses membres GRATUITEMENT le service régulier d'un grand journal hebdomadaire à nouvelles : LE PIONNIER—Populaire, Social et Patriote—“FRANC ET SANS DOL.”

Président Général de L'Union Franco-Canadienne,

M. L.G. ROBILLARD, Publiciste.

Secrétaire-Trésorier Général,

M. J.-M. AMEDEE DENAULT, L.L.B.

Avisseur Légal,

M. GUST. LAMOTHE, C. R., Montréal.

Avocat correspondant,

M. ADJUTOR RIVARD, L.L.B., Avocat,

75, rue St-Pierre, Québec.

Siege social de L'Union Franco-Canadienne : Edifice de LA PRESSE,

59, RUE ST-JACQUES, MONTREAL, QUEBEC.

Boîte Postale, 2194.

Tel. Bell : 2704 ; Tel. des Marchands : 329.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**

Aux Etats-Unis, G.P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

**L. A. BERNARD,**  
1887 Rue Ste-Catherine, Montreal.

**J. - C. ST-PIERRE**

Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

50 rue Saint-Denis, Montreal.  
Tél. Est 1379

**DUPUIS & LUSSIER**  
AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse



**Le Celebre Prof. COLLINS**

Médecin Anglais et Gradué a la Grande Université New York, N. Y.

étant reconnu pour être un des plus célèbres Médecins existants, garantit guérir les Maladies des Organes Génitaux chez l'homme et la femme, Maladies Secrètes, Rhumatismes, Catarrhe, Maux de Poitrine, a' Estomac, du Sang et de la Peau.

Si vous souffrez de quelques symptômes mentionnés sur la liste que nous vous donnons, il vous suffira de répondre OUI ou NON aux questions, et en nous les retournant, le Prof. Collins, se basant sur sa science et son expérience acquise durant ses longues années de pratique, fera un diagnostic très complet de votre cas, vous indiquant les moyens par lesquels vous parviendrez à vous guérir.

Rappelez-vous que si vous souffrez de quelques symptômes ainsi mentionnés, votre sang est empoisonné et rempli de matières vicieuses, et ce n'est qu'en adoptant le PURIFICATEUR du PROF. COLLINS que vous obtiendrez votre guérison. Son traitement est strictement scientifique et une absolue discrétion est conservée.

Le Prof. Collins a fait un travail tout spécial en guérissant par ce traitement. Son succès a été prouvé par des milliers de témoignages de guérisons reçus, parmi lesquels, nous vous citerons les suivants:

- Maigrissez-vous?**  
Etes-vous constipé?  
A-t-il des nausées?  
Avez-vous le rhume?  
Toussez-vous la nuit?  
Votre nez est-il obstrué?  
A-t-il des vomissements?  
Votre voix est-elle enrouée?  
Vous sentez-vous souffrant?  
Etes-vous nerveux et faible?  
Perdez-vous le sens du goût?  
Votre vue est-elle obscurcie?  
Avez-vous des maux de tête?  
A-t-il une douleur au front?  
Avez-vous des renvois de gaz?  
Votre langue est-elle chargée?  
La peau est-elle pâle et sèche?  
Avez-vous des éblouissements?  
Vous fatiguez-vous facilement?  
Etes-vous de mauvaise humeur?  
Le regard est-il morne et effaré?  
La gorge est-elle sèche le matin?  
L'urine est-elle noire et épaisse?  
Le nez démange-t-il et brûle-t-il?  
Crachez-vous de la matière jaune?  
Avez-vous de l'écume à la bouche?  
Avez-vous quelquefois la diarrhée?  
Avez-vous des frissons dans le dos?  
Un dépôt se forme-t-il dans l'urine?  
Avez-vous des palpitations de coeur?  
Avez-vous une douleur dans le côté?  
Egrouvez-vous des douleurs partout?  
Vos mains et vos pieds sont-ils enflés?  
Votre toux est-elle courte et saccadée?  
Souffrez-vous de douleurs aux tempes?  
Sentez-vous que vous vous affaiblissez?  
Vous sentez-vous gonflé après manger?  
Avez-vous des douleurs après les repas?  
Avez-vous une douleur aux omoplates?  
A-t-il des boursoffures sous les yeux?  
A-t-il un mauvais goût dans la bouche?  
A-t-il des enrouements dans la gorge?  
Egrouvez-vous un enrouement au palais?  
Avez-vous des dérangements après les repas?  
Les jambes vous semblent-elles trop lourdes?  
Sentez-vous une douleur à la chute des reins?  
Toussez-vous jusqu'à ne plus pouvoir respirer?  
Après avoir mangé, vous sentez-vous oppressé?  
Sentez-vous des douleurs dans les articulations?

Cher Docteur Collins:

Après avoir souffert de tous les symptômes de la débilite nerveuse, je suis heureux de vous apprendre que-je me sens parfaitement guéri. Je me sentais très malade, mais votre traitement m'a le plus aidé. J'ai repris mes forces vitales que j'avais perdues. Mes douleurs qui m'accablaient par tout le corps sont disparues complètement, et je me sens si bien que je ne saurais trop vous en remercier, vous souhaitant le même succès vis-à-vis ceux qui s'adresseront à vous.

Avec les plus sincères remerciements, je demeure,  
Votre dévoué,  
William Bengert,  
Tenod, Minn.  
12 Sept. 1901.

Mon cher Professeur Collins

Je ne saurais trop vous remercier de vos soins. Mon Catarrhe est complètement guéri, et je me sens tout-à-fait bien. Mon estomac digère bien, je repose bien, et je me sens joyeuse. Ma tête est soulagée et je suis débarrassée de cette mucosité qui m'empoisonnait. Mon teint est revenu et je me sens rajeunie de quinze ans.

Je vous tiendrai au courant de mon état, afin de m'adresser de nouveau à vous au besoin.  
Mm. M. L. Boucher,  
244 W. 52ème St., New York.

Cher Docteur Collins:

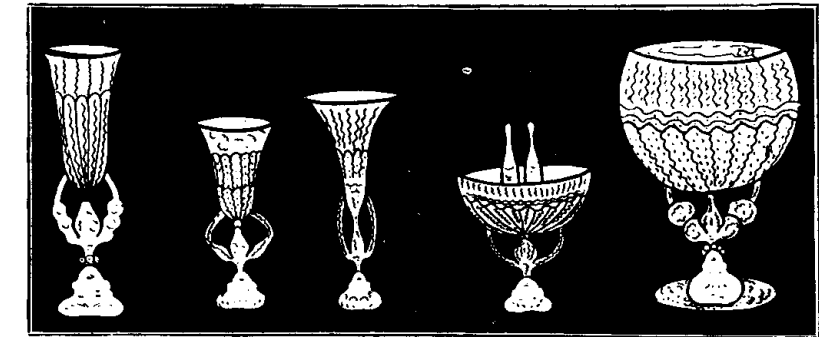
Après avoir été traité pendant tant d'années par un grand nombre de médecins, je n'ai pu trouver du soulagement que dans votre traitement. Je ne saurais trop vous en remercier, car vous m'avez sauvé la vie. Je me sens bien de

estomac et des intestins et les douleurs que je ressentais dans le corps sont disparues. Je n'ai plus de ces boutons à la figure, causés sans doute par la mauvaise condition du sang. Je puis prendre des marches prolongées et je me sens renforcé, de jour en jour. J'ai terminé mon second traitement, mais veuillez m'en faire parvenir un troisième, afin de m'assurer dans ma guérison. Avec reconnaissance, je demeure,  
Mlle. L. Gauthier,  
15 Sept. 1901.  
4 Union Park, Boston, Mass.

Cher Professeur Collins

Je suis heureux de vous apprendre qu'après avoir terminé votre second cours de traitement, je me suis senti guéri. Je me sens renforcé, plein de courage et de vie. Je puis vaquer à mes occupations et les douleurs que je ressentais dans tous les membres sont disparues. Mon système autrefois nerveux se sent ranimé, et je repose facilement. Si ces quelques lignes de reconnaissance peuvent vous aider dans votre noble travail, je vous permets de les publier pour le bien des amis souffrants. Je certifierai que le Purificateur du Professeur Collins m'a ramené à la santé et qu'il ne peut avoir son égal.

Eugène Filibert,  
395 7th Ave., New York.  
9 Sept. 1901.



— Vous vous imaginez, sans doute, que ces dessins représentent des verres et des coupes; tournez-les à l'envers et vous verrez que vous vous trompez.

**LE TEINTURIER FACÉTIeux**



— C'est étonnant ce que tu blanchis!... tu devrais bien te faire teindre!  
— S'il n'y a que cela pour te faire plaisir, c'est facile.

— Malheureux, d'où viens-tu?  
— J'ai suivi ton conseil, je suis allé faire teindre chez le teinturier!

**DR. A. BRAULT**

Chirurgien-Dentiste

539 RUE ST-DENIS

Tel Bell: E, 1745

Heures de Bureau: de 9 à 10 heures

**LE TOUR DU MONDE**

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

**J.A. DUMAS**  
TEL BELL M. 1426  
Photographe  
112 Rue Vitre  
Coin St Laurent  
MONTREAL.

**Bovril**

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.



**ROBUR QUI ROBUSTE**

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot: Pharmacie C. Beaupre, 319F Rachel

**LA QUINZAINE MUSICALE**, 56 années.

Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monographies, comédies, biographies, ainsi que des portraits et photographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 6 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**PURETÉ DU TEINT**  
Étendu d'eau le  
**LAIT ANTÉPHELIQUE**  
ou Lait Candé  
Dépuratif, Tonique, Déodorif, dissipe HALE, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il enlève, on le sait, les taches de pur, il enlève, on le sait, les taches de rousseur.  
11 date de 1849

# LA FEMME DETECTIVE

## GRAND ROMAN DRAMATIQUE

### TROISIÈME PARTIE

#### LE FILS

Lartigues tira de dessous son gilet un chapeau claqué auquel il rendit sa forme.

Il le mit sur sa tête et sortit.

Dix minutes plus tard il rentra au petit hôtel de la rue de Suresnes où Verdier, occupé rue Béranger, ne devait venir le rejoindre que le soir.

#### XLVI

Mme Rosier, nous l'avons dit, ne voulait point communiquer à la Préfecture la découverte faite par elle, de la lettre adressée à Londres.

Elle avait pour cela plusieurs raisons.

D'abord elle craignait une indiscretion de la police, ou plutôt des journaux renseignés par quelque policier inconsideré.

Elle redoutait un déploiement d'agents qui pût éveiller les soupçons des intéressés.

Enfin, et surtout, elle tenait à opérer, avec la seule collaboration de Galoubet et de Sylvain Cornu, l'importante capture qui devait avoir lieu au bureau de poste de la rue d'Enghien.

Mme Rosier, ayant pris les résolutions que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, n'avait pas cru devoir aller le dimanche à la Préfecture de police.

Le lundi matin il n'en fut point de même.

Elle s'y rendit, à l'heure du rapport, avec Galoubet et Sylvain Cornu.

La première question du chef de la sûreté fut celle-ci :

— Avez-vous du nouveau ?...

— Oui, monsieur...

— Qu'avez-vous appris ?

— Je suis certaine que le faux abbé, qui n'est autre que Verdier, fréquente le quartier du Faubourg Saint-Honoré... Il faut donc faire surveiller nuit et jour ce quartier par des agents...

— Vous avez rencontré Verdier ?

— Moi, non, mais Galoubet s'est trouvé encore une fois près de lui dans un bureau de tabac de la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

— Pourquoi ne lui a-t-il pas mis la main au collet ?

— Il ne l'a malheureusement reconnu que trop tard, lorsqu'il venait de monter en voiture et se trouvait hors d'atteinte...

— Quel costume portait Verdier ?

— L'habit ecclésiastique, toujours, mais il avait absolument modifié sa physionomie... Il ressemblait à un vieux curé de campagne.

— Que n'avons-nous une photographie de cet homme ?... s'écria le chef de la sûreté.

Mme Rosier répliqua :

— Vous avez son signalement...

— Cela ne suffit pas, vous le savez bien... Verdier

sait-il qu'il a été reconnu chez le marchand de tabac ? Ce fut Galoubet qui répondit :

— Non, monsieur, il ne s'en doute ni peu ni beaucoup... Ce n'est pas au visage que je l'ai reconnu, mais à la voix, comme à Port-Créteil, au moment où il prenait une voiture.

— Dans quelle partie du quartier de l'Élysée croyez-vous qu'il se rende habituellement ?

— Je l'ignore, dit Aimée Joubert. Il y va, j'en suis sûre, et voilà tout...

Le chef de la sûreté hocha la tête.

— Chère madame Rosier, fit-il ensuite, j'ai grand-peur que ces bandits soient plus malins que nous...

— C'est ce qu'il faudra voir... murmura la policière avec un singulier sourire.

— Voici trois fois que vous les avez dans la main, poursuivait le chef, et trois fois que vous les laissez glisser entre vos doigts d'une façon très malheureuse.

— Vous alliez dire très *maladroite*... répliqua vivement Aimée Joubert que l'observation du magistrat venait de piquer au vif. Vous oubliez que dans une de ces rencontres j'ai failli perdre la vie... qu'au bal de l'Opéra je n'ai pu arrêter Lartigues faute d'agents autour de moi, et qu'enfin, samedi soir, Verdier a été reconnu lorsqu'il était hors de portée.

— Je n'oublie rien, je sais à merveille que vous faites les plus grands efforts ; je suis certain que vous avez résolu d'opérer la capture de ces deux scélérats, mais je sais aussi que...

Le chef de la sûreté s'interrompit.

— Que je ne réussis pas, acheva la policière.

— L'évidence est là, puisque Lartigues et Verdier sont libres...

— C'est vrai, monsieur et je comprends que votre patience soit mise à une rude épreuve par des résultats qui se font longtemps attendre ; mais ce n'est point une raison pour douter que ces résultats doivent se produire... J'affirme, moi, qu'ils se produiront... C'est la faute des événements si tout ce que j'ai entrepris jusqu'à ce jour n'a pas réussi. Vous étiez en face d'une affaire mystérieuse, inextricable... Vous êtes venu me chercher, et vous ne niez point, je crois, que j'ai apporté la lumière au milieu des ténèbres.

Je ne nie rien, je vous rends toute justice... Personne ne vous apprécie mieux que moi, mais au nom du ciel, hâtez-vous ! Le public s'étonne et s'irrite de notre impuissance, les journalistes nous raillent, le parquet nous harcèle, et nous sommes sur les dents !

— Ce qui vous rend nerveux... fit Aimée Joubert en souriant.

— J'en conviens, répliqua le chef en souriant aussi, et vous devez le comprendre... Voyez ma position... Rien n'avance et la responsabilité pèse sur moi...

— Espérez, monsieur... Nous touchons au but.

— Dieu vous entende ! Je ferai surveiller le quartier du faubourg Saint-Honoré... Avez-vous besoin de Martel et de Jodelet ?

— Non... Galoubet et Sylvain Cornu me suffiront.

— J'aurais voulu que Galoubet, connaissant Verdier *de visu*, fit partie des agents chargés de la surveillance...

— Si vous me le preniez, je resterais seule avec Sylvain Cornu...

— Cela vous gênerait ?

— Beaucoup.

— Pensez-vous donc agir d'un autre côté que nous ?

— Oui, monsieur...

— Suivez-vous une piste ?

— Oui.

— Positive ?

— Je le crois.

— Laquelle ?

— Je vous demande avec instance de vouloir bien ne point me questionner à ce sujet. Je ne pourrais en ce moment vous répondre d'une façon suffisamment claire... Fiez-vous à moi, monsieur, et laissez-moi Galoubet et Sylvain.

— Soit... Gardez-les...

— Je voudrais en outre deux hommes vigoureux... Je ne tiens pas à leur intelligence mais à la solidité de leurs muscles, afin de me prêter main-forte en cas d'arrestation.

Le chef de la sûreté regarda Mme Rosier bien en face.

— En cas d'arrestation ? répéta-t-il.

— Oui.

— Vous croyez-vous donc si près de la réussite ?

— Encore une fois, monsieur, je ne puis rien vous dire, mais je vous demande... Tenez, c'est aujourd'hui lundi...

— Eh bien ?

— Eh bien ! si mercredi soir je ne vous ai pas livré l'un des deux hommes que nous cherchons, c'est que j'aurai fait fausse route et qu'il ne restera rien en moi de la lucidité et des aptitudes spéciales qu'on voulait bien me reconnaître.

— Mercredi soir ! s'écria le magistrat avec étonnement.

— Oui, monsieur... Si mercredi soir je n'ai point réussi, je viendrai vous dire que je me reconnais inhabile, impuissante, incapable, que j'abandonne une entreprise au-dessus de mes forces et que je cesse mon service...

— C'est bien... Je vous donnerai deux hommes solides.

— Lesquels.

— Masson et Grandchamps... Vous conviennent-ils ?

— Parfaitement !

— Ce soir ils auront reçu des ordres.

— C'est tout ce que je désirais, monsieur, et je vous remercie.

— Au revoir et bonne chance !

Aimée Joubert salua le chef de la sûreté, fit un signe à Galoubet, à Sylvain Cornu, et sortit du cabinet avec eux.

— Il a ses nerfs, le patron... murmura Galoubet.

— Oui, répliqua la policière, j'ai l'air d'être en disgrâce. Il doute de moi... Nous verrons bien...

— Que ferons-nous jusqu'à mercredi ? demanda Sylvain.

— Nous surveillerons de notre côté le faubourg Saint-Honoré... Nous allons même commencer tout de suite...

Et tous les trois prirent le chemin du quartier de l'Élysée.

Tandis que ceci se passait à la Préfecture de police, Maurice se rendait chez le pseudo-capitaine Van Broecke.

Lartigues était seul.

— L'abbé viendra-t-il aujourd'hui ? lui demanda le fils d'Aimée Joubert après un échange de poignée de main.

— J'en doute... Dans tous les cas, s'il vient, il viendra tard...

— J'ai besoin de le voir cependant, et même le plus tôt possible.

— Vous avez donc quelque chose d'important et de pressé à lui dire ?...

— J'ai à lui dire de hâter ses opérations chimiques... Il est indispensable que Simone soit supprimée avant la fin de la semaine...

— Vous étiez à l'hôtel de la rue de Verneuil hier, quand elle s'y est présentée ?

— Oui.

— Elle a remis une lettre à Mlle Bressolles ?

— Non, mais elle lui a parlé bas.

Lartigues fit un geste d'étonnement.

— Il est impossible que la lettre n'ait pas été remise ! fit-il aussitôt.

— De quelle lettre parlez-vous ? demanda Maurice intrigué.

— D'une épître que le comte Yvan lui a confiée chez le peintre Gabriel Servet... Je l'ai vue mettre cette épître dans la poche de sa robe...

— Tonnerre ! s'écria le jeune homme en crispant ses poings, elle aura trouvé moyen de la lui glisser dans la main, alors, et d'une façon assez adroite pour que je n'y voie que du feu ! Cependant je ne les ai pas quittés des yeux un seul instant !



—Les filles d'Eve sont rusées, mon cher enfant ! La plus naïve en remonterait à l'homme le plus malin ! En quittant la rue de Verneuil Simone est retournée chez le peintre.

—Pour lui apprendre que la lettre était arrivée à bon port.

—C'est probable !

—Plus que probable ! C'est certain ! Ah ! nous avons un danger autour de nous !

—Le danger, c'est le comte Yvan ! répliqua Lartigues. Ce Russe doit disparaître aussi bien que Simone et Marie.

—Avez-vous découvert où il demeure ?

—Rue de Rennes, chez M. de Gibray.

—Est-ce sûr ?

—Oui. Je l'ai suivi jusqu'à la porte et j'ai interrogé le concierge.

—Savez-vous quelque chose d'Albert de Gibray ?

—Non... Je ne pouvais questionner à son sujet sans risquer de me rendre suspect.

## XLVII

—La chose évidente, indiscutable, c'est qu'il se trame un complot contre nous dans cette maison... reprit Maurice. Le comte Yvan aurait-il véritablement réussi, comme il se vantait de le faire, à sauver Albert de Gibray ?

Lartigues, pour toute réponse, fit un geste qui signifiait :

—Je n'en sais rien...

—Dans tous les cas, continua le fils d'Aimée Joubert, la situation est tellement tendue qu'il est nécessaire d'en fuir tout de suite avec Simone... Le moindre retard serait dangereux et pourrait amener l'écroulement de nos projets... Il faut voir l'abbé... Le trouverons-nous chez lui ?

—C'est plus que probable...

—Eh bien ! allons-y...

—Je suis prêt.

Lartigues prit son chapeau, et envoya le muet chercher une voiture dans laquelle il s'installa près de Maurice.

Une demi-heure plus tard ils arrivaient rue Béranger, franchissaient le seuil de l'immeuble à deux issues que nous connaissons, et Lartigues frappait à la porte de M. Martin.

La manière dont le pseudo-capitaine Van Broeck venait de frapper était un signal.

Verdier vint aussitôt.

La présence de Maurice lui fit comprendre qu'il se passait quelque chose de grave.

Il interrogea.

Le jeune homme raconta ce qui avait eu lieu chez M. Bressolles, et l'idée de ce dernier d'attacher Simone à sa fille.

La réalisation de cette idée pouvait d'une heure à l'autre enlever Simone au pensionnat de Mme Dubief, et tout compromettre.

Verdier écouta de l'air le plus calme ; quand Maurice eut achevé son récit, il dit avec un effrayant sourire :

—Pourvu qu'elle passe seulement la nuit prochaine à l'institution, demain matin elle ne sera plus à craindre.

—Vous avez terminé votre travail ?

—Oui. Hier j'ai passé la journée entière devant mes fourneaux. Cette nuit après deux heures de sommeil, je me suis remis à l'œuvre. Maintenant je suis sûr de le faire prussien, et, pour en être plus sûr encore, nous allons l'essayer.

—L'essayer ? s'écria Maurice.

—Parfaitement.

—Et de quelle manière ?

—Vous allez voir. Attendez-moi sans impatience...

Verdier laissa Lartigues et Maurice dans la pièce où il les avait reçus, les quitta et revint au bout de quelques secondes avec un jeune chien qui lui faisait mille caresses et lui léchait les mains.

—Voici, dit-il, le sujet sur lequel nous aller expérimenter. Cet animal, un épagneul fort joli ma foi, ayant sans doute perdu son maître, m'a suivi l'autre

jour sur le boulevard, et je l'ai ramené en prévision de l'expérience.

—Pauvre bête ! fit Maurice.

—Inutile de le plaindre... répliqua Verdier ; si j'ai réussi, comme je le crois, il ne souffrira pas le moins du monde. Voici l'instrument, ajoutez-le en désignant un flacon de cristal qu'il tenait à la main. Pour l'ouvrir, il suffit de presser ce bouton de métal que vous voyez. Dès que le doigt quitte le ressort, il se referme hermétiquement. C'est un système ingénieux, qui ne présente aucun danger.

Le faux abbé Méryss s'assit alors sur un fauteuil bas et appela le chien qui furetait dans la chambre.

L'épagneul vint à lui en agitant le panache touffu de sa queue.

Verdier le caressa, lui tint la tête immobile, lui glissa sous le museau le flacon de cristal et pressa le bouton qui mettait en mouvement la fermeture.

A peine le doigt eut-il opéré la pesée voulue que la vapeur de l'acide prussien se dégageant vint frapper les narines de l'animal.

Avant que la vingtième partie d'une seconde se fût écoulée le pauvre épagneul tombait comme frappé de la foudre.

Il était mort.

—Eh bien ! demanda Verdier d'un ton de triomphe modeste, croyez-vous que j'aie réussi ?

—C'est merveilleux ! s'écria Maurice.

—Et remarquez bien, reprit le faux abbé, que cela tue sans laisser de traces. Seulement il faut de la prudence afin de ne point s'exposer soi-même aux émanations mortelles... Le mieux est de tenir le flacon bien clos dans son étui jusqu'au moment de s'en servir.

Tirant alors de sa poche une sorte d'écrin de maroquin noir, il l'ouvrit, y déposa le flacon, le referma et le tendit à Maurice en lui disant :

—Prenez...

Maurice laissa Verdier le bras tendu.

—Ah ça ! mais, demanda-t-il sans prendre le flacon, c'est donc éternellement mon tour ?... Dès qu'il faut payer de sa personne c'est moi que vous choisissez ! pourquoi moi et non pas vous ?...

Lartigues et Verdier se regardèrent avec étonnement.

Le fils d'Aimée Joubert continua :

—C'est vous qui avez étudié l'intérieur du pensionnat de Mme Dubief... Vous savez l'un et l'autre où il faut passer pour arriver au but. Vous connaissez la chambre de Simone. C'est à vous d'en franchir le seuil et d'agir cette fois...

—Ah ! ah ! fit Verdier d'un ton ironique, vous avez peur !...

—Vous savez bien que non...

—Alors, pourquoi hésitez-vous ?

—Parce que je trouve ma part de collaboration suffisante, et que je tiens à vous voir endosser votre part de responsabilité dans l'œuvre commune...

—Vous paraissez ne point vous souvenir qu'en venant à nous après avoir surpris notre secret, vous vous êtes mis sans réserve à notre disposition, vous déclarant prêt à obéir à tous nos ordres.

—Je n'oublie rien... ma mémoire est excellente, et je crois vous l'avoir largement prouvé jusqu'à cette heure... Quand il a fallu agir au grand jour j'ai sans cesse été prêt, car je comprenais et je comprends encore que vous redoutiez la police qui vous connaît et dont vous devez, par conséquent, éviter les regards. Mais il s'agit ici d'une chose sombre, d'une exécution mystérieuse qui s'accomplira dans le silence, dans les ténèbres, et l'un de vous peut remplir sans crainte le rôle que vous voulez me confier encore...

—Alors, de même qu'hier vous avez refusé de nous servir en provoquant le comte Yvan, de même aujourd'hui vous refusez d'obéir ? Vous entrez en pleine révolte contre l'autorité dont je suis investi dans l'association des Cinq ?

—Je ne me révolte pas, je discute, et c'est mon droit, car je n'ai jamais renoncé à l'usage de mon libre arbitre... Je constate simplement un fait et la logique est de mon côté... Pourquoi ne vous chargez-vous point de supprimer Simone ?...

—Mais... commença Lartigues.

—Répondez franchement, interrompit Maurice, ou alors je vous dirai que vous avez peur, comme l'abbé Méryss me le disait à moi il y cinq minutes...

—Je n'ai pas à discuter, mais à commander... Je suis le chef et j'ordonne...

—Le chef doit payer de sa personne aussi bien que le soldat...

—Eh ! de par tous les diables, restons d'accord ! s'écria Lartigues. Allons-nous donc cesser de nous entendre au moment où le succès final est à portée de notre main ?... Il existe un moyen de tout concilier...

—Lequel ? demanda Verdier.

—Tirons au sort...

—Ce serait faire abnégation de notre droit...

—C'est cependant la seule chose que j'accepterai, fit Maurice.

Verdier se décida brusquement.

—Eh bien soit ! répondit-il. Tirons au sort. Mettons dans un chapeau nos trois noms, et celui de nous dont le nom sortira le premier sera obligé de s'exécuter...

—Faites... dit Maurice.

Verdier écrivit les trois noms sur des carrés de papier qu'on plia et qu'on mit dans le fond du chapeau pour mêler les billets.

Maurice, le premier, plongea sa main dans cette urne d'un nouveau genre.

Il en ramena un papier qu'il déplia.

Sur ce papier était écrit son nom.

—Allons, fit-il, donnez-moi le flacon... Le diable est pour vous... J'irai cette nuit rue de la Ville-l'Evêque...

Verdier lui remit l'étui de maroquin noir.

—Maintenant, continua le fils d'Aimée Joubert, nous avons une affaire à terminer...

—Quelle affaire ?

—Celle du comte Yvan.

—Celle-là est la plus embarrassante... murmura Lartigues. Comment s'y prendre pour nous défaire du comte ?

—J'y ai songé, répondit Verdier, et je ne trouve absolument rien... Il me paraît à l'abri de nos entreprises, maintenant qu'il est l'hôte de M. Gibray.

Maurice haussa les épaules.

—Allons donc ! fit-il, rien n'est plus facile que de l'atteindre...

—Vous avez trouvé un moyen de mettre le comte Yvan à notre portée ? demanda vivement le faux abbé Méryss.

—Oui, et je vous donnerai ce moyen quand vous m'aurez dit lequel de vous se chargera cette fois de la besogne...

—Moi ! répliqua Lartigues.

—Eh bien ! ce soir ou demain je vous indiquerai l'heure et le lieu du rendez-vous où vous vous rencontrerez seul avec lui...

—C'est convenu. J'attendrai votre indication et je serai prêt...

—A ce soir donc !...

—A ce soir...

Verdier accompagna le jeune homme jusqu'à la porte de son appartement et revint trouver Lartigues en s'écriant :

—Il est rudement fort, ce garçon ! si fort qu'il me fait presque peur...

—Et moi je l'admire, répliqua Lartigues. C'est bien mon sang ! je me reconnais...

## XLVIII

En quittant la rue Béranger, Maurice s'était fait conduire rue de Verneuil.

Il voulait se trouver le plus possible dans la maison où Simone pouvait revenir d'un moment à l'autre, envoyée auprès de Marie par le comte Yvan pour quelque communication nouvelle.

Les agissements du jeune Russe, allié d'Albert de Gibray, inspiraient au fils d'Aimée Joubert une préoccupation constante.

Valentine et Marie étaient sorties pour faire des emplettes et ne devaient revenir qu'à l'heure du dîner.

M. Bressolles se trouvait seul au logis.

Maurice n'ayant rien de particulier à lui dire, et jugeant avec raison sa présence à l'hôtel inutile en l'absence de la mère et de la fille, quitta l'ex-architecte après une insignifiante conversation de quelques minutes, en annonçant qu'il ne tarderait pas à revenir, et se dirigea de son pied léger vers la rue de Rennes.

Arrivé à la maison qu'habitait le juge d'instruction, il entra chez le concierge.

—Que désire monsieur ? lui demanda ce dernier.

—Je viens prendre des nouvelles de M. Albert de Gibray...

Monsieur est probablement des amis de M. Albert de Gibray... Monsieur désire-t-il monter ?...

—Non... Je sais que M. de Gibray le père est à cette heure au Palais de Justice et je craindrais d'être indiscret en allant voir son fils que je trouverais seul...

—M. Albert n'est pas seul... répliqua le concierge.

—Une garde-malade, sans doute, veille auprès de lui...

—Ce n'est pas une garde-malade, monsieur, c'est un jeune homme très riche, un grand personnage russe, qui tient compagnie à son ami M. Albert, et ne le quitte pour ainsi dire ni jour ni nuit...

—Monsieur Albert serait-il plus souffrant ?

—Ah ! monsieur, il me serait bien difficile de vous répondre catégoriquement.

—Pourquoi ?

—Parce que les domestiques nous parle à peine, à ma femme et à moi... M. Paul de Gibray est toujours triste... Bien entendu on n'ose pas lui adresser une question... Mais mon idée à moi est que M. Albert aurait bien du mal à s'en tirer.

—Pauvre jeune homme ! fit Maurice d'un ton élégiaque, puis il ajouta : Cependant il me semble que par les domestiques vous pourriez savoir...

—Rien du tout... ou du moins pas grand-chose. Quand on leur demande des nouvelles, ils lèvent les yeux au ciel et secouent la tête, ce qui me paraît très mauvais signe...

—Le médecin, naturellement, vient toujours ?

—Toujours et souvent deux fois... ce qui prouve bien que ça ne va pas mieux... Si ça allait mieux, le médecin ne ferait pas tant de visites.

Maurice en savait assez.

Des renseignements vagues qu'il venait de recevoir il croyait pouvoir conclure qu'Albert était toujours très malade, sinon dans un état tout à fait désespéré.

Le comte Yvan devait donc forcément se contenter de promettre à Marie la guérison prochaine de celui qu'elle aimait, en lui demandant de rompre, ou du moins de retarder son mariage avec un autre.

Ceci n'inquiétait nullement Maurice.

Il avait l'absolue conviction que rien au monde ne pouvait retarder son mariage.

—Décidément, dit-il au concierge, je ne monterai pas aujourd'hui, mais vous avez sans doute un registre sur lequel je puis inscrire mon nom ?

—Oui, monsieur, le voilà...

Le concierge ajouta, en présentant au jeune homme un livre tout ouvert :

—Et voici une plume et de l'encre.

Maurice prit la plume, et au-dessous d'une foule de signatures traça d'une écriture illisible un nom qui n'était pas le sien.

Ceci fait, il salua le concierge et sortit de la loge.

—Evidemment, je m'effrayais à tort... se dit-il... Mais il ne faut pas moins mettre ces gens-là dans l'impossibilité de me nuire... j'aurai l'esprit plus tranquille ensuite...

Il retourna à l'hôtel Bressolles, où la mère et la fille venaient de rentrer et où on le retint à dîner.

Marie, moins pâle que de coutume et en quelque sorte plus vivante, se montra singulièrement gracieuse avec Maurice.

—Ma parole d'honneur, pensa le fils d'Aimée Joubert, je crois que la petite commence à me prendre au sérieux, et que loin de retarder le mariage elle le hâterait volontiers...

Vers dix heures, il quitta l'hôtel Bressolles pour se rendre rue de Suresne.

Lartigues et Verdier étaient dans le jardin du petit hôtel.

Il les y rejoignit et tout d'abord des cris joyeux partant de l'enclos voisin agacèrent ses oreilles, tandis que les lueurs de lanternes multicolores suspendues aux branches des arbres du pensionnat frappèrent ses yeux.

—(Que se passe-t-il donc de l'autre côté du mur ? demanda-t-il.

Lartigues répondit :

—Il se passe qu'il nous sera complètement impossible d'agir la nuit prochaine contre Simone... C'est aujourd'hui la fête de Mme Dubief... Il y a représentation théâtrale, concert, souper... et après le souper on dansera... Bref, on sera sur pied très tard... On dormira mal, par suite de l'agitation, et nous devons remettre à demain la partie...

Eh bien ! demain, nous ferons coup double... dit Maurice

—Coup double ? répétèrent les deux hommes.

—Oui... Simone et le comte Yvan.

—Vous avez trouvé le moyen d'attirer le comte dans un piège ?...

—Oui.

—Quel est ce moyen ?

—Le voici... Prêtez-moi toute votre attention, mon cher abbé...

—Elle vous est d'avance acquise... répondit Verdier en souriant.

—Vous possédez, rue Béranger et sur le Boulevard du Temple, un double appartement qui va nous être très utile...

—Utile ?... à quoi ?

—C'est chez vous que nous allons attirer le comte. Verdier eut un haut-le-corps.

—Pour le supprimer ? demanda-t-il.

—Parfaitement.

—Mais c'est de la folie pure !! Dans cette maison pleine de monde et dans ce quartier populeux il suffira d'un cri pour amener la foule...

—Soyez certain que la chose se fera sans cris, sans bruit, tout à fait à la muette... Je vous ai entendu affirmer d'ailleurs que votre appartement était sourd, qu'on n'entendait rien au dehors de ce qui se passait à l'intérieur... Laissez-moi maintenant, s'il vous plaît, vous expliquer quel est mon plan...

Du côté du boulevard du Temple, l'appartement du deuxième étage, loué par vous sous le nom M. Marchais, communique par un mécanisme ingénieux avec l'appartement que vous occupez au troisième étage, dans un autre corps de logis, sous le nom de M. Martin.

Le mécanisme ingénieux, inventé et exécuté par vous va rendre très facile la mise en œuvre du plan que j'ai conçu...

A cette heure, où il est convenu, qu'après la suppression de Simone et de Marie et la remise en vos mains de l'héritage d'Armand Dharville vous quitterez la France pour n'y revenir jamais, il doit vous être parfaitement égal qu'un beau jour, lorsque vous serez loin, on trouve dans le logis abandonné par un certain Marchais, inconnu de tout le monde, le cadavre du comte Yvan.

—En effet, répondit Verdier, je n'en aurai pas le moindre souci quand je serai parti...

—Continuez, fit Lartigues, ce début promet beaucoup et m'intéresse vivement.

Maurice poursuivit :

—Nous donnons rendez-vous au comte Yvan chez ce bon bourgeois Marchais, boulevard du Temple, No 41, dans une maison bien tenue et bien habitée... Toute défiance est impossible...

Le comte arrive.

Un honorable Hollandais, le capitaine Van Broecke, se trouve par hasard chez son ami Marchais et reçoit le Russe...

Après quelques minutes d'un entretien dont je n'ai pas besoin de vous indiquer la nature, et surtout la conclusion, le capitaine Van Broecke ferme toutes les portes intérieurement à double tour, pousse les verrous, se place dans l'ascenseur et remonte chez M. Martin, d'où il descend très tranquillement par le

grand escalier pour revenir ici, chez lui. Que vous semble de cela ?

—C'est très praticable, dit Lartigues.

—Je le nie ! répliqua Verdier. Songez que nous ne sommes pas encore au moment de notre départ, et que d'ici là vous supprimez mes allées et mes venues, vous rendez impossibles mes travestissements ; bref, en cas d'une surprise, qu'il faut sans cesse prévoir, vous m'ôtez toute ressource, tout moyen de fuite.

—Ce n'est pas sérieux ! fit Maurice. Je vous laisse libre comme autrefois. Le capitaine Van Broecke n'aura qu'à ne point pousser les verrous, et vous passerez quand il vous plaira.

—Avec un cadavre sous les yeux !... Ça sera gai.

—Ne vous attardez pas à des bagatelles sans importance ! dit le jeune homme en riant.

—Sans importance ! Grand merci ! Je voudrais vous y voir.

—Eh ! mon cher, un cadavre est la chose du monde la moins encombrante, et rien n'est plus facile que de s'en débarrasser quand il paraît gênant... On en fait trois tronçons qu'on emballe dans trois caisses bien garnies de plomb et de fer blanc et qu'on expédie vers un pays quelconque. Vous enverrez le comte Yvan en Russie pour le rapatrier... Ce sera drôle, et c'est une chose qui se fait tous les jours, avec un succès soutenu, vous le savez aussi bien que moi... Jeudi, pendant qu'à l'hôtel Bressolles je signerai mon contrat de mariage, vous pourrez, tout à votre aise, vous acquitter de cette petite besogne... Soyez homme, que diable !! Quand il y a des millions en jeu ce n'est pas le cadavre d'un ennemi qui doit faire peur !!

## XLIX

—Maurice a raison, dit Lartigues, tout est disposé chez toi pour rendre possible et facile ce qu'il nous propose... ne t'inquiète de rien... je m'arrangerai de façon à faire disparaître le corps.

Bien, répliqua Verdier, j'accepte. Mais quel moyen emploierez-vous, je vous prie, pour attirer au no 41 du boulevard du Temple, sans éveiller ses soupçons, le comte Yvan Kourawieff, chez un M. Marchais dont il n'a jamais entendu prononcer le nom...

—C'est vrai, murmura Lartigues. Voilà le point essentiel. Quelle sera l'amorce de la souricière ?

—Une lettre ! répondit Maurice. Une lettre bien simple.

—Songez, s'écria Verdier, qu'une lettre peut tomber entre les mains d'un tiers qui, ne voyant pas reparaitre le Russe, retrouvera facilement sa piste.

—Non, car le comte gardera la lettre sur lui, j'en suis certain.

—Expliquez-vous.

—Je vais n'expliquer en écrivant.

Le fils d'Aimée Joubert s'assit devant le bureau du capitaine Van Broecke, prit une feuille de papier et, d'une écriture fine et allongée qui semblait à première vue une écriture de femme, traça les lignes suivantes :

Monsieur le comte,

Soyez assez bon pour vous rendre, ce soir mardi à onze heures précises, chez M. Marchais, boulevard du Temple, numéro 41.

Si j'ose me permettre de vous indiquer ce rendez-vous, c'est qu'il s'agit du bonheur de M. Albert et de Mlle Marie.

J'ai des nouvelles pressantes à vous communiquer, je ne puis le faire que de vive voix, et des circonstances indépendantes de ma volonté ne permettent pas que mon entrevue ait lieu chez M. Gabriel Servet, comme la dernière.

Agrérez, monsieur le comte, l'assurance de mon respect.

SIMONE.

La lettre était terminée.

Maurice la tendit à Verdier.

—Voici, dit-il, ce qui doit infailliblement vous livrer le comte sans défiance et sans défense.

Verdier prit la feuille de papier et lut à haute voix.

—Très bien ! s'écria Lartigues. Remarquablement ingénieux ! La lettre du comte Yvan trouvée dans la chambre de Simone, donne à Simone le droit d'écrire ainsi... Il n'y a d'ailleurs rien d'in vraisemblable à ce qu'elle ait à parler au comte, de Marie Bressolles et d'Albert de Gibray.

—Ceci ne répond pas à mon objection de tout à l'heure, reprit Verdier.

—Quelle objection ?

—Cette lettre donne un nom et une adresse. Si le comte la laisse chez lui, après sa disparition on la trouve, on vient demander M. Marchais numéro 41 du boulevard du Temple, on envahit mon domicile, et patatras !

—Le comte ne laissera pas sa lettre chez lui... répliqua Maurice.

—Qu'en savez-vous ?

—Je ne le sais pas, mais j'en suis sûr. En venant au rendez-vous désigné, Yvan Smoiloff portera sur lui la lettre dans la crainte d'oublier le nom et l'adresse. C'est d'une logique indiscutable.

—Admettons cela. Il y a autre chose.

—Quoi encore ?

—Cette lettre n'est pas de l'écriture de Simone, écriture que le comte connaît peut-être. Si cela est, il se défilera.

—Il ne verra qu'une chose, le bonheur d'Albert et de Marie, répondit vivement Maurice. Il ne se préoccupera de rien autre chose. Et quand bien même il connaîtrait l'écriture de la jeune fille, il ne peut soupçonner une embûche, ne se doutant certainement pas que nous possédons son secret. Voici ma conclusion : Une fois le comte supprimé, abandonnez votre double logement du boulevard du Temple et de la rue Péranger. Prenez-y tout ce que vous avez de valeurs et de papiers et n'y retournez plus. Supposons un instant que le comte laisse la lettre chez lui, supposons même qu'il se fasse suivre, que nous importe ? Une fois le meurtre accompli, rien de plus facile que de s'échapper puisqu'on ignore la communication existant entre les deux appartements, et quand on trouverait cette communication, si on la trouvait, le capitaine Van Broecke sera loin.

—Allons, dit Verdier, advienne que pourra !... Envoyez la lettre.

Maurice mit la feuille de papier sous enveloppe et écrivit l'adresse :

M. le comte Yvan Smoiloff,  
chez M. de Gibray  
129, rue de...  
Paris.

—Cette adresse seule suffira pour empêcher ses soupçons de naître, s'il pouvait avoir, dit le jeune homme.

—Mettez-vous cette lettre à la poste ? demanda Lartigues.

—Non... l'un de vous la fera porter demain par un commissionnaire.

—Je me charge de ce soin, répliqua le pseudo-Van Broecke.

Les trois hommes se séparèrent.

Maurice rentra chez lui.

Le faux abbé prit le chemin de la rue Péranger.

Il se proposait d'employer une partie de la nuit à trier et à emballer les papiers qu'il voulait mettre en lieu sûr.

Quant à ses costumes, il tenait à ne point les laisser à la merci de la police, si la police procédait à une perquisition.

Le pauvre épave tué par l'acide prussique fut porté sur la chaussée.

Verdier entassa dans trois grandes malles les costumes, les perruques, les papiers, etc... Les étiquettes collées sur ces malles portèrent ces mots : LONDRES. EN GARE.

Dès le matin Verdier, transformé en M. Marchais, alla se montrer au concierge en annonçant qu'il arrivait de voyage.

Quelques heures plus tard il faisait emporter les caisses, ne gardant de tout son attirail de déguisement que trois costumes, ceux de Marchais, du Père Martin et de l'abbé Méryss.

Les caisses furent enregistrées au chemin de fer sous un nom de fantaisie d'artiste dramatique et renvoyées à Londres.

Ses précautions prises de ce côté, Verdier retourna chez lui, revêtit son costume d'ecclésiastique qui lui

semblait le déguisement le plus sûr, et se rendit rue de Suresnes.

\* \* \*

Dès le lundi, le chef de la sûreté avait donné des ordres.

Tout le quartier du faubourg Saint-Honoré se trouvait sous la surveillance d'une brigade d'agents en bourgeois, parcourant les rues de l'air de flâneurs indifférents, mais l'œil et l'oreille aux aguets.

La veille, Verdier et Lartigues avaient passé près d'eux, Lartigues sous les habits du capitaine Van Broecke, Verdier sous ceux du père Martin, et dans ces promeneurs d'apparence respectable les agents s'étaient bien gardé de deviner les bandits qu'ils cherchaient.

Mme Rosier, Galoubet et Sylvain Cornu, pendant tout le jour et une partie de la nuit, s'étaient occupés de surveiller les agents qui surveillaient le quartier.

La policière fut médiocrement satisfaite.

Elle trouva que les hommes de la sûreté, au lieu d'entrer chez des marchands de vin, dans des petits cafés et d'observer l'extérieur depuis l'intérieur, se montraient beaucoup trop sur le trottoir et risquaient, par leurs allées et venues continuelles, d'attirer l'attention sur eux.

—C'est vouloir faire comprendre aux gens qu'un réseau de police enveloppe le quartier ! pensa-t-elle. Tout cela est conduit par un inspecteur singulièrement maladroit, ou bien on cherche à me contrecarrer... Le chef de la sûreté, si bienveillant d'habitude, s'est montré presque raide l'autre jour... Il ne croit plus en moi sans doute et veut me fatiguer pour me faire abandonner la partie... Nous verrons bien.

Le mardi matin elle se rendit à la Préfecture et alla droit au cabinet du chef.

Celui-ci fit répondre à la policière qu'il était occupé et qu'il la pria d'attendre.

C'était chose toute simple.

Mme Rosier s'assit et attendit.

Au bout d'un quart d'heure Jodelet sortit du cabinet et passa devant elle sans paraître la voir.

—Décidément je suis en disgrâce... se dit Aimée Joubert.

D'autres agents, arrivés après elle, furent introduits successivement.

Elle s'arma de patience et attendit encore.

Enfin, voyant qu'elle restait seule et qu'on semblait l'oublier, elle pria le garçon d'aller rappeler sa présence au chef de la sûreté.

Celui-ci lui fit dire qu'il était prêt à la recevoir.

Mme Rosier se sentait douloureusement froissée dans sa dignité de femme et dans son orgueil professionnel.

Quoi, lorsqu'elle vivait d'une existence calme et tranquille, dans un coin obscur d'où elle comptait ne jamais sortir, on était venu la chercher, la suppliant d'accorder son aide à la police décréouée et aux abois...

Elle avait consenti... Elle s'était sacrifiée... Et, maintenant qu'après des labeurs surhumains elle touchait au but, un revirement brusque s'opérait ; on faisait montre à son égard du sans-gêne le plus offensant.

Aussi, en franchissant le seuil du cabinet, avait-elle le cœur serré et les yeux pleins de larmes.

Le chef de la sûreté leva la tête et d'un seul regard il lut sur le visage de Mme Rosier toutes les souffrances de son âme.

—Bonjour, chère madame, lui dit-il, venez-vous, ce matin, m'apporter de nouvelles ?...

—Non, monsieur, répondit Aimée Joubert. Souvenez-vous que je vous ai demandé jusqu'à mercredi...

—Que venez-vous faire alors ?

—Me plaindre...

L

—Vous plaindre ! s'écria le chef de la sûreté. Et de quoi ?

Mme Rosier répondit sans hésiter :

—De la manière dont s'est fait hier le service de surveillance de surveillance ordonné par vous dans le quartier du faubourg Saint-Honoré.

—Je ne vous avais point chargée, ce me semble, de surveiller ce service... dit le chef d'un ton sec.

—En effet, monsieur, mais comme j'étais moi-même en observation de ce côté, j'ai pu me rendre compte de ce qui se passait et j'ai dû constater que les agents semblaient s'afficher à dessein, ce qui, — vous le savez mieux que moi, monsieur, — est une infraction aux règles les plus élémentaires de toute bonne police...

—L'homme qui dirigeait la brigade est d'une habileté reconnue par vous-même, chère madame, c'est Jodelet. Du reste j'ai jugé la surveillance inutile dans le quartier du faubourg Saint-Honoré, et je viens de la supprimer.

—En d'autres termes, vous avez résolu de ne tenir aucun compte des indications que je pourrais vous donner désormais ?

—Non certes, mais je prétends diriger moi-même les recherches dans le sens où elles me paraîtront pouvoir amener de bons résultats.

—Monsieur le chef de la sûreté, dit tout à coup Mme Rosier, permettez-moi de vous prier de jouer avec moi cartes sur table... Depuis hier votre façon d'agir n'est plus du tout la même à mon égard... La sympathie et la confiance que vous me faisiez l'honneur de me témoigner semblent avoir complètement disparu... Vous paraissez enfin me tenir en état de suspicion... D'où vient ce changement ?... Je désire le savoir et je vous demande de me l'apprendre.

Le chef répliqua, non sans embarras visible ;

—Mon Dieu, madame, je vous ai dit hier tout ce que j'avais à vous dire sur ce sujet...

—Pardon... Vous ne m'avez dit hier que la moitié de la vérité... Ou je me trompe fort, ou vous m'avez retiré votre confiance pour la donner à Jodelet... Vous n'avez point fait cela sans motif... Mettez-vous en doute ma loyauté ?

—Ah ! que Dieu m'en garde ! s'écria le magistrat avec un accent dont la sincérité n'était point douteuse.

—C'est donc alors que vous ne croyez plus mon intelligence à la hauteur de la tâche dont je me suis chargée sur votre prière ?

—Je vais vous répondre franchement.

—Et même brutalement s'il le faut... Ne craignez point de me blesser.

—Eh bien, je vous crois trop occupée en ce moment de votre fils, de son bonheur de son avenir, pour nous donner toutes vos pensées, pour nous consacrer tous vos instants... La maternité vous absorbe...

—Vous faites allusion, sans doute, au prochain mariage de mon fils ?

—Oui.

—C'est tout au plus si j'ai consacré quelques heures aux préliminaires de ce mariage...

—Peut-être, mais il vous préoccupe sans cesse, et cette préoccupation constante annihile les aptitudes rares et spéciales que nous trouvions en vous et auxquelles nous rendions un éclatant hommage.

—Bref, selon vous, je deviens incapable ?

—Non, certes, mais...

Le chef de la sûreté s'interrompit.

—Achevez donc ! fit la policière.

—Mais, reprit-il, mon avis est que vous ferez sagement de laisser un autre achever l'œuvre commencée par vous.

Mme Rosier devint très pâle.

—Eh ! je le disais bien, s'écria-t-elle d'une voix altérée, vous me jugez usée, finie, incapable ! ! Ainsi, j'ai tout quitté pour vous venir en aide... Ce n'est rien ! ! J'ai risqué ma vie à votre service... Ce n'est rien ! ! J'ai reconstitué le crime et vous l'ai montré tel qu'il a dû se commettre... Ce n'est rien ! ! On ne m'en tient nul compte... Si, à diverses reprises, on a échoué, c'est ma faute ! ! Si je n'ai pas encore mis la main sur les misérables, c'est que je m'occupais du bonheur de mon fils au lieu de faire mon devoir ! ! De telles suppositions sont injustes, Monsieur, elles sont outrageantes et me blessent profondément ! Suis-je venue vous trouver pour vous offrir mes services ?